

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

QUARANTE-SEPTIÈME NUMÉRO

JUIN 1892

MONTREAL

COE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1892

Permis d'imprimer.

EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

DOUZE CENTS MILLES EN CANOT D'ECORCE

OU

PREMIERE VISITE PASTORALE

DE

MGR N. Z. LORRAIN, ÉVÊQUE DE CYTHÈRE,

Vicaire apostolique de Pontiac,

DANS SES MISSIONS SAUVAGES DU HAUT DES RIVIÈRES
OTTAWA ET SAINT-MAURICE, DE WASWANAPI
ET DE MÉKISKAN.

PAR MONSIEUR J. B. PROULX,

*alors Curé de Saint-Raphaël, de l'Île Bizard, aujourd'hui (1892),
Curé de Saint-Lin et Chanoine honoraire du Chapitre
de la Cathédrale de Montréal, etc.*

Suite (1)

CHAPITRE V.

De Grassy-Lake au Grand Lac Victoria

*Notre nouvel équipage.—A la Cordelle.—Sur le lac du Moine.—
Sur la rivière du Moine.—Terre désolée.—Descendant vers le
nord.—Avenir agricole de ces contrées.—A travers la forêt
vierge.*

*Lundi, 30 mai.—A 11 heures, nous quittons Grassy-Lake.
Notre équipage est à moitié renouvelé. De nouveaux ra-
meurs entrent à notre service, bons travailleurs, prévenants,
d'humeur joviale.*

Nous avons vingt milles à faire aujourd'hui.

*Nous remontons neuf rapides, c'est une œuvre dangereuse.
Nos quatre hommes se tiennent debout dans le canot, armés
d'une perche de douze pieds. Ils plongent ce long bâton*

(1) Voir Annales de Février 1892, No. 46.

dans l'eau, l'appuient solidement au fond de la rivière, donnent une vigoureuse poussée, s'aidant d'une espèce de chant cadencé ; vous devez alors vous tenir sur vos gardes pour ne pas rompre l'équilibre, pendant que les six bras se balancent au-dessus de vos têtes.

Lorsqu'il s'agit de franchir la tête du rapide, alors que la rivière descend avec une rapidité vertigineuse, il s'établit une lutte corps à corps entre la violence des eaux et la vigueur des marins ; l'embarcation reste immobile ; les corps se plient, les nerfs se raidissent ; enfin, réunissant toutes leurs forces pour un suprême élan, les hommes se pendent sur leur perche, qui plie et tremble ; soudain le canot hésitant franchit l'obstacle, et, léger, rapide, avec aisance, il glisse, il court, il bondit sur une onde moins rebelle. Alors, généralement, avec un air de triomphe, les sauvages s'écrient : “ Courant, les *Anichinabé* l'ont vaincu.”

Anichinabé veut dire Algonquin ; mais aussi il signifie homme de valeur, de courage : c'est le *vir* des Latins.

A minuit, nous abordions à la ferme de M. Fraser, tenue par un compatriote, M. Joseph Mongrain. Dix minutes après nos couvertures étaient étendues sur le plancher, et je dormais.

* * *

Après avoir visité plusieurs fermes, nous allons le lendemain chez M. Patrick Burke, Irlandais catholique. Là nous faisons la clôture du mois de Marie ; à la fin de son instruction, Monseigneur insiste sur la confiance que nous devons avoir en cette bonne mère. “ Vous, surtout, qui êtes comme perdus au fond des bois, rappelez-vous cependant que vous n'êtes jamais seuls, que Dieu est à vos côtés, et qu'une amie est toujours prête à vous tendre la main dans vos besoins comme dans vos périls.

O divine Marie,
J'ai l'espoir,
Un jour dans la Patrie,
De te voir.

Mercredi, 1er juin.— A la messe je remarquai un des

hommes qui recevait le pain eucharistique avec une piété peu ordinaire. Je lui demandai :

“ — Quel est votre nom ?

“ — William Grégoire.

“ — D'où venez-vous ?

“ — De Montréal. Je suis orphelin. J'ai été élevé, jusqu'à l'âge de dix ans, chez les Sœurs Grises. Elles ont eu bien soin de moi, je ne les oublierai jamais.

“ — Bravo ! ami, et vous me paraissez aussi ne pas avoir oublié les sentiments qu'elles vous ont inspirés.

“ — Ils font ma consolation au fond de ces bois. Je vis ici plus heureux que dans les grands centres, loin de toute mauvaise compagnie.

“ — Vous avez pourtant des compagnons bien méchants, les maringouins.

“ — Oui, mais ceux-ci ne parlent pas mal, ils se contentent de mordre et de chanter.”

Notre conversation dura longtemps, et je pensais : si ces bonnes Sœurs entendaient leur ancien pupille, elles sentiraient leur courage se fortifier dans leur œuvre de dévouement maternel.

* * *

A sept heures, nous quittons monsieur et madame Burke.

Nous naviguons jusqu'à midi et nous nous arrêtons pour prendre notre repas. Nous allions repartir, lorsque nous entendons, dans le lointain, le bruit cadencé des avirons. Bientôt apparaissent cinq grands canots de six brasses, s'avancant de front. Le guide, debout à la proue, manie le grand aviron, tandis que cinq rameurs sont assis sur les barres du canot. Ce sont les canots du Grand Lac qui vont chercher, chez M. Mongrain, une charge de provisions pour le fort de la compagnie. Une flottille présente un spectacle original, dont nos pères ont été souvent témoins, lorsque la compagnie du Nord-Ouest faisait partir de Lachine ses escouades de voyageurs. Maintenant il faut venir dans ces lieux retirés pour voir ces restes d'un passé qui s'en va. La locomotive a tué le canot d'écorce.

Simon, chef de cette expédition, saute à terre, suivi de ses

trente-quatre hommes. Monseigneur est resté au haut de la côte ; ils s'avancent tous en silence, graves, sur une seule ligne, pour venir l'un après l'autre, s'agenouiller aux pieds de Sa Grandeur, recevoir sa bénédiction et lui donner la main. La cérémonie fut longue, mais piquants. Le P. Guéguen se met à parler, à rire avec ses sauvages ; quand finira-t-il ? mais aussi le moyen pour un père de s'arracher du milieu de ses enfants, la première fois qu'il les revoit après un an d'absence !

La rivière est large, d'un arpent, les côtes sont boisées, l'œil se repose. Il commence à tomber une pluie chaude, je me glisse au fond du canot et m'endors. Monseigneur veille à l'abri de son parapluie, et le Père ronfle comme un bienheureux, couché sous la toile avec les valises. Peu importe que nous ayons les pieds humides ; avec cette ondée bienfaisante, il tombe du ciel des millions pour le pays et de l'aisance pour les habitants de l'Île Bizard.

A trois heures, la rivière se rétrécit, ce n'est plus qu'un cours d'eau de vingt-cinq pieds, bordé par deux rangées d'épinettes. La navigation est charmante, nous remontons une lagune vénitienne à travers un riche parterre.

Bientôt la rivière n'a plus que dix pieds de large et dix pouces d'eau de profondeur. Passagers, au rivage ! et marchez jusqu'au prochain lac, par des lieux sans chemin, *per avia locorum*. Les trirèmes, soulagées d'autant tâcheront de flotter et de remonter le courant.

Un bienfait n'est jamais perdu. Il y a trois ans, en nous rendant à la baie d'Hudson, nous rencontrâmes un sauvage avec sa famille, Pon Kanijitc (Paul le second). Monseigneur lui donna des médailles et des galettes, je lui donnai du tabac ; il nous quitta content. Or, ces jours-ci, Paul Kanijitc est à construire des écluses avec des branches et des tourbes sur la petite rivière où nous sommes stoppés par le manque d'eau, afin d'en amasser une provision pour les grands canots de la Compagnie, lorsqu'ils reviendront dans deux jours ; déjà il a terminé celle qui doit se trouver au pied du lac. En apprenant que le gardien de la prière se trouvait à sec dans la rivière, de suite il fit une brèche à son

écluse ; et nos canots, remis à flot, purent arriver au lac presque en même temps que nous.

Le feu a ravagé les bords de ce lac, il n'y a pas longtemps, car les tisons fument encore ici et là. La tente est dressée dans un flot de verdure, que l'incendie a respecté. Trois grosses bûches, longues de douze pieds, entretiennent un brasier, à la lueur duquel nous prenons notre souper. Chose rare dans ces contrées, les maringouins nous laissent en paix. Notre sommeil est tranquille. *Deo gratias.*

Jeudi, 2 Juin.—Quand nous ouvrons les yeux, nos canots et nos bagages sont déjà de l'autre côté du portage. Nos hommes sont pleins d'entrain. A sept heures, nous nous embarquons.

Nous avons devant nous une navigation de quatre heures ; jetons un coup d'œil sur le pays que nous avons traversé depuis le pied du Long-Sault.

Cette vaste contrée est-elle susceptible d'avoir un avenir agricole ? je réponds non pour les sources de la rivière du Moine, même réponse pour toute hauteur de terre qui sépare les eaux des deux rivières quelque peu considérables. Le cours des siècles n'a pas produit assez de détritns pour recouvrir ces roches d'une couche arable, sans compter que les pluies et les eaux courantes descendent dans les vallons inférieurs une bonne partie de l'humus, provenant de la putréfaction des matières végétales. Si jamais le commerce du bois, ou l'exploitation des mines, amène ici un petit noyau de population, tout au plus trouvera-t-on quelque morceau de terre friable pour cultiver des patates et autres légumes, quelques baissières pour récolter un peu de foin. La seule richesse de ces contrées, si elles ne renferment ni or, ni argent, ni fer, consistera uniquement dans la production des essences forestières. Les pins et les épinettes croissent assez beaux en ces endroits, allant chercher leur nourriture dans les anfractuosités des rochers. Quand le temps sera venu, il faut espérer que le gouvernement saura protéger ses forêts contre les ravages du feu et de la spéculation inintelligente.

Aux environs des lacs Obaching, Kipawé et du Moine la terre est excellente, mais généralement rocheuse. Rocheuse était l'île de Montréal, les carrières y pullulent. Cependant

ces pierres ont-elles empêché le travail et la culture d'en faire le jardin du Canada ?

Quant au pays que baignent les lacs du Bouleau, des Îles Doré, du Loup, Brulé, Grassy, ce sera une des belles sections agricoles du Canada. Les bois y sont variés, la végétation vigoureuse, le sol riche : terre grise, terre noire, terre jaune, terre forte, glaise, peu de sable. Faites-y passer un chemin de fer, et avant vingt-cinq ans, il y aura, dans le rayon de pays que je viens de désigner, cinquante grandes paroisses.

Revenons à notre canot. Pour nous rendre au Grand Lac, sur un espace de trente milles, nous ne faisons que deux portages.

Le pays a changé complètement d'aspect. Ce sont toujours les mêmes roches granitiques, recouvertes d'une bien mince couche de terre ; mais elles sont revêtues d'une belle forêt verdoyante, trembles au teint clair, épinettes sombres, droites, pressées. C'est ici, à proprement parler, la forêt vierge, qui n'existe plus à cent lieues autour de nos villes. La hache du bûcheron ne l'a pas violée, et l'incendie l'a respectée. Nous avons sous les yeux le Canada tel que l'a trouvé Jacques Cartier.

A sept heures et demie, nous nous arrêtons à une hôtellerie, c'est-à-dire sur une de ces grandes roches plates que l'on rencontre de distance en distance, et où l'on voit les restes de nombreux feux éteints. L'occident est noir et nous menace d'orage.

Vendredi, 3 Juin.—Les lambris dorés n'apportent pas le bonheur, et non plus le sommeil.

Hier nous couchions dans la désolation, et nous dormions comme des bienheureux ; cette nuit nous avons dressé notre tente au sein de la plus riche végétation, et le sommeil a fui nos paupières. Aussi tout était conjuré contre notre repos : le tonnerre, les éclairs, une pluie torrentielle, les maringouins par légions, et les bêtes féroces.

A neuf heures, nous faisons notre dernier portage.

Quatre coups de fusil, répercutés d'échos en échos, vont porter au fort de la compagnie de la baie d'Hudson la nouvelle de notre arrivée. Bientôt nous voyons se détacher une langue de terre, arrondie à son extrémité, et au sommet

du coteau, à cinquante pieds, la chapelle, surmontée d'un petit clocher ; d'un côté, on voit la ville indienne, de l'autre le poste de la Compagnie avec son magasin et ses hangars. Les pavillons flottent en signe de réjouissance ; nous répondons en hissant les nôtres. Deux cents sauvages courent pêle-mêle vers le quai ; la mousqueterie résonne, le bourgeois, M. Christopherson, attend au débarcadère, nous allons mettre pied à terre pour donner deux cents poignées de mains. Courage !

CHAPITRE VI

Du Grand Lac Victoria au Lac Barrière

*Sur l'Ottawa supérieur.—Le miroir des eaux.—Un campement.
—La plus belle section de l'Ottawa.—Le Lac Barrière.*

Vendredi, 3 juin.—Pour simplifier le voyage et éviter une perte de temps précieux, il avait été décidé, avant le départ, qu'un Père de Maniwaki, sur la Gatineau, remonterait la rivière Désert, et viendrait donner cette semaine la mission au lac Barrière, à soixante milles plus à l'est que le Grand Lac, puis reviendrait ici pour la confirmation ; après quoi, tous ensemble, nous prendrions la route de Waswapini, au nord, par delà la ligne qui sépare les eaux qui coulent dans le Saint-Laurent, de celles qui vont se jeter dans la baie d'Hudson.

M. Christopherson a l'obligeance de nous prêter un canot tout neuf, plus petit que le nôtre, plus léger, roulant sur la vague, qu'il a appelé *Express*.

Sous l'impulsion des cinq rames, le canot vole ; nous ne nous apercevons guère que nous allons au rebours d'un courant, en certains endroits très fort. Nous n'avons de bagage que le strict nécessaire : en mettant le pied à terre dans les portages, vite deux hommes chargent le canot sur leurs épaules, les trois autres se partagent la cargaison : cinq minutes après, nous reprenons la navigation. Notre canot ne porte pas en vain le nom d'*Express*, nous voyageons en train-éclair. Ces hommes se font un point d'honneur de faire vingt lieues, avec cinq portages, en une journée. Il sera parlé de ce voyage bien longtemps sous l'écorce du wig-wam.

Pour exprimer le calme et la transparence d'une onde tranquille, il y a une expression stéréotypée : "la surface du lac est lisse comme un miroir". Cette figure, quelque vraie qu'elle soit, n'est pas encore assez juste pour rendre ce que nous avons sous les yeux, par ce beau soleil couchant. La glace la plus pure n'a pas le poli, le luisant, la puissance de reproduction, dont cette masse liquide nous donne le spectacle en ce moment. Non seulement la côte se mire dans la rivière qui coule à ses pieds ; mais elle s'y reproduit avec ses contours, ses élévations, ses enfoncements, ses accidents divers jusque dans les plus petits détails. Vous voyez deux forêts, se tenant par le pied, non seulement sur une étroite lisière le long de la grève, mais aussi avant que votre œil peut pénétrer dans les profondeurs. Celle qui a la tête en bas se détache dans ses moindres particularités avec plus de netteté. Le tableau surpasse l'original, car le rayon visuel n'y est pas ébloui par le scintillement de cette lumière trop vive qui danse dans les couches supérieures de l'atmosphère. On y saisit plus distinctement le vert tendre des trembles, le vert plus foncé des bouleaux et des merisiers, le vert bleuâtre des sapins, le vert roux des cèdres, le vert sombre des épinettes : mélange de verdure, opéré avec le caprice le plus savant. Ici, les sommets effilés de quelques épinettes, au milieu d'épinettes plus courtes, paraissent comme les clochers élancés de fières cathédrales du moyen-âge, entourés de clochetons gothiques. Là, les têtes arrondies, pressées et uniformes des trembles, présentent comme un lit de feuillage où il semble qu'il ferait bon de s'étendre et de se rouler comme dans une prairie. Partout, la végétation printannière est dans toute sa richesse, sa vigueur et son exubérance.

Après avoir parcouru environ douze milles, nous campons au pied d'une succession de rapides.

Savez-vous ce que c'est qu'un campement du soir ? D'abord il faut choisir une pointe élevée pour avoir de l'air, du vent, et, par contre, moins de maringouins. Aussitôt à terre, l'un débarque le bagage, un autre tire le canot sur la grève, un autre court chercher du bois pour allumer le feu, un quatrième dresse la tente sur un terrain sec et uni. On place sur le sol un lit de branches de cèdre ou de sapin, ce qui

embaume la demeure d'un arôme tout à fait agréable ; par-dessus on étend un matelas fait de peaux de lièvre, puis une couverture : avec ces précautions, vous n'avez rien à craindre de l'humidité de la terre. Le cuisinier fait rôtir ses grillades de lard, qui nagent dans la graisse et répandent un fumet délicieux.

La nappe est tendue, selon les endroits, sur le gazon ou sur les galets, et tout autour sont placées les assiettes et les écuelles de fer-blanc. Nous prenons le repas, comme les Romains, couchés autour de la table ; l'appétit est ce qui manque le moins. Après souper, nous faisons une petite veillée auprès du feu qui pétille au milieu de la nuit sombre ; chacun a son histoire, son bon mot. Vous vous étendez sur votre couche odoriférante, et vous dormez sous le regard de Dieu, au fracas assourdissant d'une chute, ou au bruit monotone du vent dans la tête des grands arbres.

Ce soir, assis sur nos couvertures, nous chauffant les pieds nus au feu qui flamboie à notre porte, nous reposons délicieusement. Serions-nous mieux dans un palais ?

La journée avait commencé avec la pluie, sous de biers tristes auspices ; elle se termine sous un pâle rayon de la lune, qui nous regarde à travers une échancrure du feuillage. Tout est bien, qui finit bien !

Samedi, 4 juin.—A trois heures, *Benedicamus Domino*. Le signal du réveil est donné par les coups de la hache, qui abattait un arbre pour faire bouillir le thé. Depuis une demi-heure, j'étais réveillé, écoutant avec ravissement un chœur nombreux de petits oiseaux. Souvent, dans nos villes, nous payons cher pour aller entendre les accords discordants de pauvres orchestres ; ici, pour rien, l'oreille se délecte d'harmonies suaves, par lesquelles les chantres ailés saluent le retour de l'aurore ; la mélodie du matin distille de chaque branche avec la goutte de rosée.

De quatre heures et demie du matin à quatre heures et demie du soir, notre navigation de plus de trente-trois milles est interrompue seulement de temps en temps par des courants très forts, et de petits rapides viennent exeroer les nerfs de nos rameurs. Alors c'est comme dans Virgile : ils s'étendent sur l'aviron, le canot tremble sous les coups, les eaux

fuient, les poitrines sont haletantes, la respiration devient rapide et saccadée, la sueur coule.

Olli certamine summo

Procumbunt, vastis tremit ictibus aera puppis.

Subtrahiturque solum; tum creber anhelitus artus

Aridaque ora quatit; sudor fluit undique rivis. . .

J'ai vu tomber aujourd'hui plusieurs de mes préjugés et de mes ignorances. Je m'étais figuré, avec un grand nombre du reste, que le haut de l'Ottawa était tout à fait montagnueux; or du Grand Lac au lac Barrière, sur un espace d'une vingtaine de lieues, il n'y a pas une seule montagne. Je pensais que le sol était composé de rochers granitiques, à peu près comme aux sources de la rivière du Moine; or le sol est non de pierre, mais de terre, et encore de terre très friable. Je croyais que les forêts y étaient rachitiques et misérables; or les forêts sont riches et plantureuses. J'étais persuadé que cette contrée était triste et insipide; or c'est peut-être la plus belle section du bel Ottawa. Elle n'a pas les fermes et les moissons de l'Ottawa entre Montréal et la capitale fédérale; elle n'a pas les chaudières brumeuses, les chutes hardies, les rapides tourbillonnants de l'Ottawa entre la capitale et Mattawa; elle n'a pas les grandeurs sauvages de l'Ottawa entre Mattawa et le lac Témiscamingue; mais elle a un pittoresque plus coquet et des encadrements de tableaux plus variés.

Ici, vous voyez un labyrinthe d'îlots, luxuriants de feuillage et de verdure. Là, la rivière, large de deux à trois arpents, coule entre des côtes basses et bien boisées; vous diriez une avenue princière, l'allée d'une immense parterre, qui s'étend et circule à longs replis à travers une riche plantation. La hache meurtrière n'a jamais dévasté ces forêts, qui étalent à nos yeux leur végétation exubérante et leurs gloires printanières.

Plus loin, les côtes s'abaissent et se couvrent de hautes herbes; des baies circulaires présentent, à gauche et à droite, les contours les plus gracieux, et notre canot, comme une gondole vénitienne, s'engage dans des lagunes tortueuses.

A sept heures, le lac Barrière nous apparaît sévère avec ses eaux noires, ses forêts sombres et ses trois pics de mon-

tagnes. A huit heures et demie, nous laissons le cours de l'Ottawa pour monter, par un portage de deux cents pieds, sur les eaux du lac Kakibonga. Nous ne sommes plus qu'à un mille et demi de la mission dite du lac Barrière.

A neuf heures, nous entrons au port, après une journée de dix-sept heures de travail. Il y a quatre mois qu'il est décidé que Sa Grandeur arriverait ici ce soir : n'est-ce pas être d'une exactitude royale ? Je souhaiterais à toutes les grandes lignes de chemins de fer d'être aussi fidèles aux heures marquées sur leur indicateur.

CHAPITRE VIII

Au lac Barrière.

Le temple.—Bénédictio d'une cloche.—Procession du Saint-Sacrement.—La Confirmation.—La Magouchiwini.—Au Cimetière.—Retour au Grand-Lac.

Dimanche, 5 juin.—N'est-ce pas une merveille de la divine miséricorde que le changement opéré ici dans les cœurs, que cette maison de la prière qui a frappé nos regards à notre réveil. Du sommet du coteau où elle s'élève, ne prêche-t-elle pas, aux vingt-huit tentes de toile blanches, dressées à ses pieds, les bontés et la gloire de Dieu ?

Cette chapelle mesure trente-cinq pieds de long sur vingt-deux de large. Elle est toute neuve, ne datant que de l'année dernière. Elle paraît charmante avec ses justes proportions, sa couverture en bardeau, son lambrissage extérieur en planchettes de sapin, son clocher svelte surmonté d'une croix finement sculptée : ouvrage des sauvages sous la direction du Frère Tremblay ; la sculpture, bien entendu, appartient tout entière au couteau du Frère, charpentier comme l'était saint Joseph.

Le P. Dozois, arrivé ici depuis trois jours, n'en est pas à ses premières armes avec la langue algonquine ; mais c'est la première mission sauvage qu'il donne seul. Il faut de jeunes missionnaires pour remplacer les vieux apôtres, brisés par les travaux et les fatigues. Pourrait-il lui échoir une meilleure part à cultiver dans le champ du Seigneur ?

La chapelle possède une cloche pesant cent vingt-cinq

livres. Elle dort silencieuse onze mois durant; mais, pendant les jours de la mission, vous pouvez vous imaginer qu'elle s'en donne à cœur joie. Dans cette mission lointaine, sur les limites de la civilisation, elle réveille le désert et anime les silences profonds; au lever de l'aurore comme au soleil couchant, elle porte aux solitudes et à leurs rares habitants, les invitations, les pensées et les prières de notre mère, la sainte Église.

Cette cloche n'était pas bénite, elle le fut après la messe. Le Rituel entoure ces sortes de bénédictions de prières onctueuses et de cérémonies pleines de poésie.

Souvent les choses les plus sérieuses ont leur côté comique. Les parrains et les marraines, faute de sièges, restèrent debout durant toute la cérémonie qui fut longue, pendant que les autres sauvages étaient accroupis sur leurs talons. Il s'agissait ensuite de féliciter et de faire parler, selon la coutume, la nouvelle baptisée. Les rubans sont rares au lac Kakibonga. Un grand sauvage détache d'autour de ses reins une belle ceinture toute neuve, bleu de ciel, et en fixe l'extrémité au battant, ou, comme disent les Anglais, à la langue (*longue*) de la cloche; et chacun, à tour de rôle, vint lui faire dire son mot; les mères y amenaient par la main leurs petits enfants. Pendant plus d'une demi-heure, à la visible satisfaction de l'assemblée, l'église retentit de vibrations claires et argentines.

L'après-midi vit une cérémonie non moins touchante, la procession du Saint-Sacrement.

Dans les grands centres, l'Eucharistie a des triomphes plus splendides; en a-t-il de plus vrais? Nous allions, profondément impressionnés, marchant sur l'herbe verte de la prairie, ayant à notre gauche les eaux du lac calme et miroitant, à notre droite les arbres de la forêt noire. Au reposoir, quand le bon Sauveur, par la main de l'évêque, bénissait ces têtes inclinées, que de lumières il leur distribuait pour comprendre les grandes vérités du salut, que de force pour les soutenir en l'absence du prêtre et des sacrements, que de véritable sagesse, dons précieux refusés à des peuples, orgueilleux de leur civilisation, qui ont abusé de la grâce!

Le 6 juin, après la cérémonie de la confirmation, Mgr Lor-

rain fit la visite des tentes. Tous se montraient désireux d'avoir un chapelet. Le Saint-Père recommande au monde entier la dévotion au rosaire; nulle part ailleurs ses désirs ne sont mieux compris et mieux exécutés que dans ce coin reculé de l'univers.

A midi, la *magouchiwin*. Trois nappes, c'est-à-dire trois toiles de tentes, sont tendues sur l'herbe; on y entasse les morceaux de galettes, les plats de *rababous* au riz, les chaudières de thé et les casseroles de sucre. Les hommes prennent place d'un côté, les femmes de l'autre: quand tout le monde fut en position, Monseigneur prit une photographie de la salle du festin. On y distingue très bien deux femmes ayant leurs bébés emmaillotés sur des planchettes qui leur servent de berceaux; l'une porte le sien dans ses bras, l'autre sur ses reins, la face tournée au soleil, comme elles le font généralement dans leurs marches à travers la forêt.

Puis les mâchoires entrèrent en fonction. Le repas se prit au milieu de rires continuels; jamais je ne vis de joie plus générale, plus franche et plus tranquille. On pourrait appeler les sauvages de cette mission: "la tribu des gens heureux."

Le repas fini, un sauvage leva les yeux et les mains au ciel, en disant à Monseigneur: "Migwetch-Kjje-Manitou," merci au Grand-Esprit." Combien de Blancs dînent en buvant du vin de champagne et ne songent pas à en rendre grâce au bon Dieu!

A deux heures, nous pressons la main à M. Edwardson, qui a fait tout son possible pour nous rendre agréable le séjour de sa maison. Il est protestant, mais marié avec une catholique, une métisse de Témiscamingue. Hier matin, en présentant à Monseigneur ses cinq petits enfants, il lui disait gracieusement:

"— Ces enfants vous appartiennent, ils seront tous élevés dans la religion de leur mère."

Sur sa table, il nous montra un catéchisme de la province de Québec.

Nous partons, le peuple accompagne son évêque dans le désert, au cimetière, à une demi-lieu de l'Eglise. Nous allons en canots, lentement; car nous sommes en procession,

et la cadence des avirons s'accorde sur le rythme des cantiques. Le canot du chef contient vingt personnes, celui du Père dix-sept.

A trois heures, sur les bords du lac Barrière, nous faisons nos adieux à cette bonne population, qui voit, les larmes aux yeux, partir son gardien de la prière.

Mardi, 7 juin.—Nous vinmes déjeuner au bas des îles, chez Natoué, un sauvage, homme de progrès, qui a ici maison, écurie, un gros bœuf, quatre vaches, deux veaux, quatre poules, un coq, une dizaine d'arpents de désert. Rêver de faire de suite des agriculteurs avec les sauvages, c'est une utopie ; il faut des générations pour changer les mœurs d'un peuple. Mais les amener petit à petit à cultiver des légumes, du blé, à élever quelques animaux, ce qui leur serait une ressource, lorsque les produits de la chasse font défaut, voilà où devraient tendre les efforts du gouvernement.

Natoué arrivait en même temps que nous. Un petit chien qui gardait seul la maison depuis quatre jours, ne cessait de faire des caresses à ses maîtres, courant tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là ; je me figurais, par avance, les gambades que fera mon Boulé à mon retour. Pourquoi n'en parlerai-je pas ici, puisque la Sainte Ecriture ne dédaigne pas de nous apprendre que, en revoyant le jeune Tobie, son chien témoignait sa joie par l'agitation de sa queue ?

Natoué ne voulut pas nous laisser partir sans nous faire un petit présent, un panier d'œufs qui donnera à notre table le luxe de deux omelettes, et ce qui fut beaucoup plus précieux aux yeux de Monseigneur, ce fut un morceau de chaudière en poterie, semblable à celles dont se servaient les sauvages avant l'arrivée des Européens. N'ayant pas trouvé le moyen d'être fondeurs ni forgerons, ils s'étaient faits potiers.

Sous une chaleur tropicale, nous suivons lentement le fil de l'eau, à l'ombre d'un parapluie. Nous ne sommes pas pressés ; que nous arrivions trois heures plus tôt ou trois heures plus tard, peu importe. Nos rameurs l'ont deviné, ils ne font que tremper à l'eau le bout de leurs avirons. Nous n'avons pris que vingt heures pour remonter le courant ; pour le descendre, de ce train, il nous en faudra vingt-quatre.

A six heures, tout à coup s'ouvre devant nous, large de deux miles, longue de cinq, une splendide embouchure, c'est le *Kitchi Saki*, " la grande entrée." Les Français ont traduit *grand lac*, et les Anglais *grand lake Victoria*, ce qui n'est pas très exact ; l'entrée peut être grande et le lac comparativement petit. Cette nappe d'eau mesure trente-cinq mille de longueur.

Nous voici à la maison de M. Christopherson. Fatigués, nous demandons au sommeil le repos, il nous préparera aux travaux que nous promet cette nombreuse population. La moisson est abondante ; les ouvriers ne doivent pas rester au-dessous de leur tâche, même ceux qui, comme moi, arrivent à la onzième heure. Serai-je, ainsi que celui de l'Evangile, payé comme ceux de la première heure ? Espérons, et endormons-nous dans le Seigneur.

CHAPITRE VIII

Au Grand-Lac Victoria.

L'Eglise.— La Confirmation.— Zèle du missionnaire.— La Communion.— Une Noce.— Visite au cimetière.— Les lenteurs d'un départ.— Le Nord, domaine du Canadien français.

Mercredi, 8 juin.—La visite épiscopale commença par la bénédiction de l'église.

Elle est bâtie sur une pointe allongée, au sommet d'un petit coteau, avec une vue magnifique sur le lac. Son clocher n'a pas la forme dégagée de celui du lac Barrière, et sa cloche n'est qu'un grelot ; cependant sa voix est assez forte pour se faire entendre à la dernière des tentes campées aux environs. Enfin plusieurs missions nouvelles, parmi les blancs, ne dédaigneraient pas d'avoir un temple comme celui du Grand-Lac.

Quelques familles devant partir absolument aujourd'hui, le Père avança d'un jour la confirmation. La chapelle était remplie. Il ne fallait pas un très grand effort d'imagination pour se croire transporté aux premiers jours de l'Eglise, au temps des apôtres ; tout prêtait à l'illusion, la foi de cette population, son avidité à écouter la parole de Dieu, l'abandon avec lequel ils étaient assis par terre, la présence des

petits enfants qui jouaient pendant que leurs parents priaient, les bébés que les mères portaient dans leurs bras et même allaitaient, tout se passait comme dans ces tableaux que les grands maîtres nous ont laissés des temps apostoliques.

Les chrétiens de cette mission n'avaient été que baptisés au nom du Seigneur Jésus, comme les habitants de Samarie ; comme les habitants de Samarie, ils recevaient la visite de Pierre, qui leur imposait les mains, et ils étaient remplis du Saint-Esprit.

Quel changement le christianisme n'a-t-il pas opéré dans les mœurs de ces sauvags ! Anciennement on ne voyait pas dans les familles de vieillards incapables de subvenir à leur existence, de jeunes gens ayant des infirmités incurables ; leurs parents les abandonnaient dans un portage avec des vivres pour trois ou quatre jours, et là ils devenaient, morts ou vivants, la proie des bêtes féroces. Aujourd'hui ces infirmes, que nous avons sous les yeux, sont bien vêtus, bien traités ; la religion a corrigé, au fond des bois, les mauvais instincts de la nature déchue.

J'ai vu ce que je n'avais jamais vu, et ce dont peu de personnes ont été témoins ; j'ai vu des sauvages pleurer. Le sauvage est froid, flegmatique ; quelquefois il laissera percer sa surprise, son étonnement, son admiration, mais des sentiments d'émotion tendre, jamais ou presque jamais.

Or, après la messe, le Père voulut inviter ses ouailles à remercier le bon Dieu des grâces qu'il venait de leur faire ; mais l'émotion touffa sa voix. Les sauvages, visiblement émus, se tenaient la tête basse, le regard attaché à la terre ; le silence le plus profond régnait dans la chapelle ; on n'entendait, par un contraste touchant, que les rires des petits enfants. Le Père reprit son discours, il parla avec tendresse, avec affection, avec force, avec véhémence. Les sauvages pleuraient, non pas un, ni deux, ni trois, mais tous : de grosses larmes coulaient le long des joues : les mouchoirs, les tabliers, les manches d'habits ne cessaient d'essuyer les yeux. Précieuses larmes que les anges, sans doute, ont recueillies comme des perles devant Dieu.

Humainement parlant, le P. Guéguen a remporté un succès oratoire tel que peu d'orateurs en ont e de semblable dans

leur vie. Les vieux principes sont toujours vrais. *Pectus est quod disertos facit.* L'éloquence vient du cœur. *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.* Si vous voulez me faire pleurer, vous devez commencer par vous attendrir vous-même. "*Si scires donum Dei.* Si vous connaissiez le don de Dieu !" est-il dit dans l'Écriture. Ce don incomparable, le Père l'a connu, l'a compris, il l'a fait connaître et comprendre à ses enfants spirituels : voilà le secret de l'impression extraordinaire qu'il a produite.

* **

Il a plu toute l'après-midi à verse. Cette pluie chaude et bienfaisante qui réjouissait l'herbe de la prairie verdoyante devant la porte, me paraissait être l'image de la grâce qui descendait par torrents dans ces âmes bien disposées.

J'étais, pour philosopher, à l'abri sous le toit hospitalier de M. Christopherson, canadien d'origine allemande, né et élevé à Montréal. Il s'est marié à la fille d'un bourgeois de la Compagnie, et une jolie petite fille est venue égayer son intérieur. C'est un esprit large et cultivé, comme en renferme en grand nombre la Compagnie de la baie d'Hudson.

Cette demi-journée de pluie ne fut pas perdue pour la mission : le Père en profita pour aller de tente en tente instruire les plus ignorants, rejoindre les quelques brebis trop timides, ou trop revêches. Dire la peine et le trouble que ce donne ce bon Père, c'est impossible ; à peine trouvait-il le temps de lire son breviaire, et minuit le trouve toujours debout. Ses sauvages le regardent comme un saint. Il les conduit tranquillement, sans bruit, sans efforts, *in omni benignitate et patientia*, en toute douceur et patience. Les choses marchent dans la mission, avec ordre, avec ensemble, sans qu'il paraisse y toucher. Et Dieu sait s'il y touche ; car avec les sauvages, surtout au point de vue religieux, il faut prendre l'initiative en tout.

A six heures arrivaient le P. Dozois et M. Edwardson, avec un grand canot qui descend la pelleterie du lac Barrière. Toute la mission, à l'exception de quatre familles, les a suivis. Un voyage de vingt lieues, pour eux, ce n'est qu'une excursion de plaisir ! puis ils pourront voir encore une fois le gardien

de la prière ! peut-être ne reviendra-t-il plus dans leurs forêts !

Jeudi, 9 juin.—Fête-Dieu, jour de triomphe pour Jésus-Hostie.

Panis angelicus fit panis hominum.

Il y eut grand'messe ce matin, l'évêque parlant latin, les chantres parlant sauvage : agréable cacophonie, sans doute, aux oreilles du Tout-Puissant, auteur de toutes les langues. Saint-Jean vit autour du trône de Dieu des hommes de toutes tribus, de toutes langues, de toutes nations, qui disaient gloire, honneur, louanges au Seigneur des Seigneurs, à Celui qui est assis sur le trône.

Monseigneur a admis ce matin à la confirmation plusieurs enfants de douze à treize ans, qui n'ont pas fait leur première communion ; il exigeait d'eux seulement qu'ils connussent les principales vérités de la religion. Jusqu'ici leurs parents ont été bien rebelles à la foi, le Saint-Esprit est chargé d'amollir la dureté de leur cœur : déjà il a commencé cet ouvrage ; ils ont assisté fidèlement aux exercices de la mission, et ils se montrent plus avides d'instruction. Supposé que ces dispositions se maintiennent et que le missionnaire puisse, une autre année, leur consacrer cinq ou six semaines, il fera peut-être du Grand-Lac la plus belle mission sauvage qu'il y ait dans le haut de l'Ottawa.

Il y eut trois mariages ; jamais nouveaux mariés n'eurent, au jour de leurs noces, pareil banquet. Les tables avaient été dressées sous le hangar où la Compagnie conserve ses canots. On s'y rend en procession. Marche en tête, ombragé par les plis du pavillon britannique, le chef Panan-sua Patati, grand et gros sauvage bien taillé, portant ses mitasses rouges brodées en rassades, son capot de drap bleu avec épaulettes rouges, et sur sa poitrine une grande médaille d'argent à l'effigie de *Georgius III, Rex Dei gratiâ* ; sur le revers on lit cette légende : *Honor et virtus, 1775*. Il prend à sa droite sa femme, la reine des bois. Puis viennent

les nouveaux couples. Il commence le repas par un long discours, que tous écoutent en silence, la tête assez basse. Le thé est servi, les mets sont sur la table, dans le même plat le lard et le beurre nagent dans la melasse ; mais pas un couteau ne travaille, pas une main ne saisit un morceau de galette ; on attend que l'éloquence ait fini de couler. Je doute que les blancs soient capables d'observer si fidèlement un cérémonial fastidieux. Le discours fini, liberté est donnée aux mâchoires, elles en profitent ; des morceaux de galette, peu mesuré dans leur grosseur, disparaissaient *in gurgite vasto*. Je ne garantis point qu'il n'y aura point d'indigestion, et que tous goûteront cette nuit les douceurs d'un sommeil paisible. Qu'importe ? En attendant, sachons faire honneur à la générosité du gardien de la prière !

Cette après-midi, visite au cimetière qui se trouve à un demi-mille de l'église. Comme la route qui y conduit est boueuse en certains endroits, on jette la flotte à la mer. Je comptai jusqu'à trente-deux personnes dans un même canot. L'écho des chants funèbres s'étend sur les eaux qui miroitent sous les rayons d'un beau soleil de trois heures.

Débarquées au rivage, les trois cents personnes, sur deux lignes, se forment en une procession qui circulent lentement, en chantant, à travers les sapins clairsemés. Le cimetière est couché sur la pente d'une colline, ayant à ses pieds comme à sa tête un bois d'épinettes ; sur les deux côtés, ses flancs sont baignés par les eaux du lac. L'évêque et ses prêtres se tiennent debout, au centre, en face de la grande croix ; les fidèles s'agenouillent autour de l'enceinte, au milieu des hautes fougères où ils disparaissent presque entièrement ; tout au plus, voit-on, ici et là, le sommet des têtes. Il chantaient le *De Profundis*.

Un certain nombre de familles de l'intérieur, défilantes du prêtre, opposées à l'instruction, adonnées à la jonglerie, n'avaient pas coutume d'aller au cimetière. " Nous ne voulons pas mourir, nous," disaient-elles. Cette année, elles y ont suivi les autres, comme elles ont assisté à tous les exercices ; elles ont même dit : " Dorénavant nous voulons prier." L'heure de la grâce paraît avoir sonné pour elles.

A sept heures, Monseigneur érigea le chemin de la croix.

Tous avaient déjà lu dans leurs livres les prières des stations ; mais ces tableaux étaient pour eux une explication bien autrement saisissante des événements de la passion.

Dans le cours de l'après-midi, Monseigneur a fait le tour de toutes les tentes, distribuant des objets de piété. Cette visite de cérémonie a pris plusieurs heures ; car on compte, éparpillées autour de la chapelle, sur la grève, entre les cailloux, entre les souches, partout où une famille peut se nicher, quatre-vingt-dix-neuf maisons de toile. A toutes les portes, Sa Grandeur a été reçue avec bonheur ; même les enfants d'Esau, la tribu des Jongleurs, paraissaient heureux et contents. Puissent-ils rentrer au bercail !

* * *

Nous partons ce soir pour Wasswanipi ; une promenade de trois cents milles, nous dit-on, à travers le plateau de la hauteur des terres, par de nombreux portages, sur des rivières qui sont loin de rouler le volume d'eau du Saint-Laurent. La distance n'a pas été mesurée à la chaîne d'arpentage ; supposons qu'il n'y ait que soixante-dix lieues, cela promet encore assez d'exercice. Ce qui est certain, c'est que nous ne serons pas rendu à ce poste avant huit jours.

Avant de quitter les rives de l'Ottawa, je me demande : Seront-elles un jour habitées par une population qui tirera sa vie des produits du sol ? Les champs de blé remplaceront-ils la forêt ? Les bateaux à vapeur sillonneront-ils ces beaux lacs, au lieu du canot d'écorce ? Le sifflet de la locomotive se fera-t-il entendre à travers ces plaines sans montagnes ? Des villes naîtront-elles là où l'on ne voit que des rassemblements passagers de wigwams ?—Et pourquoi pas ?

Le sol est excellent. Sans doute il y a des endroits rocheux, d'autres sablonneux, d'autres marécageux. Nommez-moi, au monde, le pays de Cocagne où la charrue peut mordre dans chaque pouce de terre ? Au dire de ceux qui habitent ce pays depuis longtemps, les terrains propres à l'agriculture comprendraient les deux tiers du territoire. La Bretagne, qui fait vivre six millions d'habitants, serait heureuse qu'on en put dire autant de ses cinq départements.

Pour nous rendre au Lac Barrière, sur un espace de vingt

lieues de chemin, nous avons traversé six portages. L'un était de rochers granitiques, un autre de sable stérile ; les quatre autres de terre jaune et de terre grise, très friable, riche, sans roche aucune, et l'on sait que les grèves le long des rapides sont généralement pierreuses. Le foin à feuille large et noire, présente la meilleure apparence ; l'avoine est haute de trois pouces ; l'année dernière, M. Edwardson, de six minots de patates, en a recueilli cent cinquante ; en supposant qu'une telle récolte soit une exception, il faut avouer que bon nombre de nos cultivateurs se contenteraient à moins. Navets, carottes, choux, tout est aussi avancé que dans nos paroisses. Je ne crois pas que ce climat soit beaucoup en arrière de celui de Montréal. Pour conclure, je suis d'avis que la colonisation s'avancera petit à petit, et que dans cent ans (et qu'est-ce qu'un siècle dans la vie d'un peuple ?) la race canadienne aura étendu ses rameaux jusque dans cette partie éloignée de ses domaines.

Le nord, voilà le champ ouvert à l'activité et au développement des Canadiens-français. Eux seuls aimeront à y vivre. Les populations étrangères, que l'émigration transatlantique vomit tous les ans par milliers sur nos bords, préféreront toujours se diriger vers les prairies de l'Ouest, où les premiers travaux de défrichement sont moins pénibles. La vigueur de nos colons ne recule pas devant les arbres de la forêt, le climat leur est salubre, et leur tempérament est fait à la rigueur de nos hivers. Que le gouvernement ouvre de bonnes voies de communication, même qu'il ne craigne pas de pousser des lignes de chemin de fer dans les régions de l'intérieur, et, avant longtemps, le surplus de notre population aura remonté le cours de toutes les rivières. Bientôt les colons courageux, après avoir pénétré la chaîne des Laurentides, parviendront jusqu'aux rivages lointains du lac Témiscamingue.

Dans ce temps-là, comme le disait, il y a près de quarante ans, un conférencier prophétique, la patrie canadienne, restreinte au midi et au sud-ouest, s'étendra vers le nord, embrassant des espaces plus vastes que ceux qu'elle occupe aujourd'hui. Le nord sera notre domaine, la forteresse de notre nationalité. Quelle puissance au monde pourrait

anéantir ce peuple homogène, jeune et plein de sève, défendu par cette position isolée, à l'extrémité d'un continent, position inexpugnable, qui fait ressembler le Canada français à une île, bordée de toutes parts par d'énormes banquises, redoutées de l'ennemi !

CHAPITRE IX

Du Grand Lac Victoria au Grand Portage du Wassepatébi.

Le départ. — Le nouvel équipage. — Monotonie et diversité du voyage. — Un voyage de noces. — Une messe sous le feuillage. — Quatre stations pénibles. — Maringouins, moustiques et brûlots. — La ligne de faite. — La sarrazine. — Le lac des cyprès. — Le gros Castor. — Le lac Wassepatébi. — Une méditation nocturne.

Samedi, 11 juin.—A onze heures, nous reprenions la mer. Les sauvages sont assis en amphithéâtre sur la côte, jasant, riant, regardant. Le P. Guéguen fait ses adieux, va de l'un à l'autre, dit un bon mot, catéchise, distribue des objets de piété, s'amuse ; il n'est pas plus pressé qu'un sauvage. Saint Paul s'était fait Juif avec les Juifs, Grec avec les Grecs ; le P. Guéguen s'est fait Algonquin avec les Algonquins. Je n'y trouve rien à redire, je ne l'admire que davantage, c'est le vrai moyen de leur faire du bien. Notre précision française les choquerait et les éloignerait ; il faut entrer dans leur cœur en prenant leurs mœurs, leur patience et leur lenteur.

Nous allons à dix milles en amont de l'Ottawa, sur le chemin du lac Barrière. A huit milles, nous sommes arrêtés par une chute divisée par une île de rochers, le Niagara en petit. Le portage, qui se fait sur le rocher, n'est pas long, n'ayant que trente pieds. Ici commence l'histoire fastidieuse de nos portages nombreux et difficiles.

Peut-être trouverez-vous monotone le récit de nos arrêts, de nos départs, de nos marches ; croyez que le fait lui-même ne l'est pas moins. Vous êtes embarqués dans la lecture pour nous suivre jusqu'au bout ; il est juste que vous partagiez nos fatigues et nos ennuis. Ce sera de la couleur locale. Il peut se faire que je me répète, ne me rappelant pas tou-

Jours aujourd'hui ce que j'ai écrit hier ; mais la nature ici ne fait guère autre chose que de se répéter, et cependant elle est toujours variée. Un homme ressemble à un homme et pourtant les deux diffèrent entre eux par certains détails caractéristiques. Il en est ainsi des paysages, des confirmations et des visites de cimetière. Je tâche de saisir le trait distinctif de chaque événement, de chaque point de vue ; puis j'essaie de vous le traduire. Excusez aussi les négligences de style ; je ne compose pas, à tête reposée, dans le secret et la méditation de mon bureau. J'écris sur mon genou, assis dans un canot, sur une pierre, au milieu du bruit, des conversations, souvent tourmenté par les maringouins, cuit par les rayons du soleil, ou trempé par la pluie ! Je ne puis ni ne veux m'imposer le travail d'une réflexion profonde ; tous les charmes du voyage en sont gâtés. Je pense tranquillement ; quelquefois, je ne pense pas du tout, me contentant d'écouter parler et penser mes compagnons ; je regarde, et je laisse trotter mon crayon en liberté, il a toujours la bride sur le cou. J'écris comme l'eau coule dans ces rivières, comme le vent souffle dans ces forêts, comme la fleur s'épanouit sur le rivage, ou (et vous trouverez peut-être la comparaison meilleure) comme la grenouille criarde croasse dans ces marais.

Jimmy Thomas est le marié de ce matin. Sa femme, en compagnie de deux autres épouses de nos hommes, nous suit en petit canot, et elle nous suivra autant què leurs forces le leur permettront. Elle exécute son voyage de noces, sur le chemin royal de la rivière et des lacs, ayant devant elle les plaisirs de l'imprévu, à travers les beautés de la grande nature que le bon Dieu a créée, et se contentant des miettes qui tombent de la table de l'évêque. Elle ne sera point de ces épouses, enfants gâtées, poupées inutiles dans le ménage ; il ne lui en coûte pas, même le jour de ses noces, de charger un canot sur sa tête dans les portages, et d'abattre un arbre à grands coups de hache pour faire bouillir la marmite.

Outre ces trois femmes, nous avons la compagnie d'une veuve avec ses trois petits garçons. Huit tentes se dressent autour du feu, et nous nous reposons délicieusement, un peu fatigués. Le chant et la prière en commun, à genoux

autour du feu et de la colonne de fumée bleuâtre qui monte vers les astres, appellent les bénédictions du ciel sur notre sommeil.

Dimanche, 12 juin.—C'est le jour du Seigneur. A six heures, messe sous la tente, dont la porte est ouverte à deux battants : c'est là le sanctuaire où se tient l'évêque, officiant avec son unique acolyte ; l'assistance est agenouillée dans la nef, dont la voûte est le firmament bleu, la lampe le soleil qui monte dans l'espace, et les colonnes les grandes épinettes qui balancent leurs sommets doucement sous le souffle du vent. Deux coffres superposés servent d'autel, le tapis est une toile cirée, et l'encens l'arôme des forêts ; avec ces senteurs s'élève notre prière vers le Seigneur. *Dirigatur, Domine, oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.*

La musique manque-t-elle ? Oh ! non. La reconnaissance chante une hymne au fond de nos cœurs ; les sauvages, dans leur langue douce et harmonieuse, chantent leurs cantiques nazillards ; et les petits oiseaux, voltigeant d'arbre en arbre, chantent leurs chansonnettes. Au milieu des notes variées de ce concert, je distingue la voix douce et continue du roitelet, le cri moqueur du coucou, le *ouzzi-ouzzi* monotone de la fauvette, et les roulades harmonieuses du rossignol. Chantez, chantez, petits oiseaux ; modulez votre cantique. C'est quelque chose de nouveau que de vous entendre dire les louanges du Seigneur jusque dans son église, au milieu de ses fidèles : *Cantate Domino canticum novum, laus ejus in ecclesia sanctorum.*

C'est aujourd'hui le jour de la grande procession, du triomphe de Jésus en dehors de ses temples, à travers nos villes et nos campagnes. Il y a quatre ans, Monseigneur Lorrain portait l'ostensoire rayonnant par les rues de Montréal ; en ce moment il fait une autre procession dans ce pays de la hauteur des terres ; ou plutôt il parcourt un véritable chemin de croix.

Savez-vous ce que c'est qu'une armée de maringouins ? leur nombre est légion. Ils voltigent en épais nuages, murmurant, bourdonnant, tourbillonnant autour de vous, enragés, le dard sorti, altérés de sang ; vous vous croiriez la tête dans une ruche d'abeilles. La main n'a pas de repos, elle

doit agiter sans cesse un mouchoir ou un feuillage, pour défendre contre des attaques incessantes le menton et les joues menacés. Vous frappez les ennemis d'un côté, vous en tuez un cent, mille vous pressent de l'autre, violents, renaissants, indestructibles. Ils vous entrent dans les oreilles, dans les yeux, dans les narines, dans le cou, dans les poignets, ennemis acharnés insaisissables, infatigables, contre lesquels vos efforts sont impuissants. Je ne m'étonne plus qu'après l'avoir harcelé en tous sens, un moucheron, aidé d'autres mouchérons, ait couché sur le flanc le roi des animaux.

Plus méchantes que les maringouins sont les petites mouches noires, appelées *moustiques*, race impudente, importune, que ni le mouchoir, ni le feuillage ne peut chasser; elles vous aveuglent et vous ne pouvez vous en défendre; elles se collent à votre peau comme des sangsues, et elles vous saignent sans que vous vous en aperceviez. Passez la main derrière vos oreilles, et vous la retirerez toute couverte de sang.

Plus méchants encore que les moustiques sont les *brûlots*, engeance satanée, invisible, qui pénètre partout, passant à travers les habits et les couvertures et dont la piqûre brûle comme un tison ardent. Les sauvages les appellent dans leur langue: "Les petites poussières." Je connais quelqu'un qui a traduit le mot: "Le diable réduit en poudre."

Sur les lacs, sur les grandes rivières, vous êtes exemptés pour un moment des attaques de ces cannibales ailés: la fraîcheur de l'eau, les rayons du soleil et le souffle du vent les tiennent à distance; mais, dans ces marais, sur ces étangs, le long de ces ruisseaux, vous les avez pour continue compagnie; surtout, du moment que vous avez mis pied à terre, soit pour un portage, soit pour le campement de la nuit, aussitôt sortant de leurs retraites dessous le feuillage, ils fondent sur vous en bataillons serrés. Généralement après de longues précautions, nous avons le repos pour la nuit, sous la tente; si, par malheur, ils finissent par s'introduire, d'une manière ou d'une autre, dans le sanctuaire du sommeil, adieu le sommeil pour le reste de la nuit; jusqu'à l'aurore, comme Hamlet, vous combattez contre un spectre. La forêt, avec ses retraites, ses montagnes, ses points de vue,

ses cours d'eau, déborde de poésie : ces insectes anthropophages en sont la prose.

Ils ont une *trompe* qui pompe le sang et distille le poison. Une goutte n'est rien ; mais dix gouttes,.... mais vingt gouttes, mais cent gouttes,.... je serais curieux de connaître la quantité de sang que nous laissons, gouttelette par gouttelette, tout le long de ces portages. Ces insectes mal élevés ne respectent personne, pas même les grandeurs. De tous je suis le plus ménagé, et Monseigneur le plus maltraité.

Lundi, 13 juin.—Je me réveillai à la musique des maringouins ; des milliers s'étaient introduits dans notre tente et jouaient de la trompette.

Le voyage de noces est fini, les femmes de nos engagés retournent sur leurs pas. Les adieux se font les larmes aux yeux, mais en silence. Pierre Thomas prend son enfant des bras de son épouse et l'embrasse à plusieurs reprises. Je me rappelai la séparation d'Hector et d'Andromaque au jour suprême d'Iliou. Marianne n'eut pas les touchantes paroles de la Troyenne à la belle ceinture ; mais le cœur y était.

* * *

La journée commença humide. Pour arriver au dernier lac québécois de la hauteur des terres, nous marchâmes un demi-mille sur un pays tremblant dans la mousse et dans l'eau par-dessus le pied, avec la menace continuelle d'être englouti dans la vase jusqu'à la ceinture. L'étang traversé, même promenade sur un gazon trempé au-dessus d'un lac souterrain, avant d'arriver à la terre sèche.

Je n'avais pas soif ; mais je bus quelques gorgées de cette eau, la dernière qui s'écoule dans l'Ottawa.

Nous admirâmes les soins de la bonne Providence. Dans les savanes spongieuses, il est souvent impossible d'atteindre l'onde claire des lacs, et l'eau qui suinte sous nos pas à travers la mousse est loin d'être potable. Dieu a pourvu au besoin du voyageur. Voyez-vous, çà et là, au bout de longues tiges, ces fleurs, grandes comme des pièces de cinq francs, rondes, éclatantes, dont les pétales à l'extérieur sont rouges pourpres : ce sont des enseignes qui disent qu'au pied de la plante vous trouverez à boire. Là, un vase oblong,

formé par le développement du pétiole, est muni à sa partie supérieure d'une aile velue qui en ferme presque entièrement l'orifice, pour empêcher les mouches et la poussière d'y tomber; le pied du vase est enveloppé dans des mousses humides, afin de conserver à la liqueur toute sa fraîcheur. Des racines fibreuses et vivaces distillent cette boisson pure et rafraîchissante qu'elles vont chercher aux environs. Cette plante, commune aussi à la Floride et à la Californie, est ici spécialement nationale. Elle fut découverte vers 1730, par le docteur Sarrazin, de Québec, qui l'envoya au grand botaniste Tournefort. Celui-ci, en reconnaissance et en toute justice, la baptisa du nom de *Sarracenia* ou *Sarrazine*. Il fut plus généreux qu'Americ Vespuce. Ce dernier aurait gagné aux yeux de la postérité en nommant Colombie le nouveau continent tout entier.

Après un portage d'un mille, nous arrivons aux eaux qui descendent vers la baie du Nord. Nous traversons un pays sablonneux et marécageux, ayant en vue quelques collines isolées, qui n'appartiennent aucunement à une chaîne de montagnes. Le lac est entouré de verdure. Les cyprès, pressés sur les rives, semblent nous regarder passer, droits et alignés comme des soldats à l'exercice ! aussi s'appelle-t-il *kaokikagamang*, lac des cyprès.

Le *Kaokikagamang* se jette dans le *Wassépatébi*, le " lac dont l'eau est claire au loin ", par une petite rivière, longue de huit lieues et large comme la *Rivière-au-Chien*, du moins dans sa partie supérieure, qui traverse le village de *Sainte-Thérèse de Blainville*, c'est-à-dire mesurant entre ses deux rives de cinq à vingt-cinq pieds. Un jour, en compagnie de quelques amis, j'avais fait transporter par voiture une chaloupe à quatre milles plus haut que le collège, pour avoir le plaisir de descendre ce petit cours d'eau, à travers champs. Aujourd'hui je ne le ferais plus : j'en ai assez de navigation sur la *Rivière-au-Chien*.

Nous circulons sur des méandres encore plus tortueux

que ceux du Cocyte ; les matelots sautent à l'eau jusqu'aux genoux. Souvent des arbres, tombés à la renverse, barrent la rivière ; nos hommes les repoussent avec l'aviron. Des Canadiens, en pareilles circonstances, tempêteraient ; eux se contentent de rire et de rattacher la corde, se conduisant en toute patience comme des enfants de Dieu.

Pendant ce temps-là, que faisons-nous ? nous combattons contre l'ennemi, descendant de temps en temps sur le rivage, pour soulager le canot, frayant notre chemin à travers les aulnages, les hautes herbes et les grands foin. Nous soulevons des nuages de maringouins ; les mouches noires nous assaillent par essaims innombrables ; nous aurions la tête entre deux ruches d'abeilles, que le bourdonnement ne serait pas pire ; vous éventreriez avec le couteau cent nids de guêpes que l'assaut spontané ne serait pas plus violent. Les moustiques vous dardent comme une lancette, et la plaie reste cuisante. Vraiment, il y a de quoi désespérer un homme, le rendre fou, enragé.

La nuit arriva froide, bienfaisante ; la fraîcheur et la rosée engourdirent la troupe trop agile, et nous pûmes dormir en repos.

Mardi, 14 juin.—De cinq heures du matin à cinq heures de l'après-midi, nous descendons la *Rivière-au-Chien*, lentement, avec précautions, entre des terres basses, des forêts d'épinettes, et de petites prairies de castor, sous un soleil chaud et un ciel pur. Certes, il serait bien saint celui qui pourrait répéter aujourd'hui en toute vérité le vers du poète :

Le ciel n'est pas plus pur que le fond
de mon cœur,

Les branches sont moins nombreuses au fond de la rivière, et les mouches dans l'air ; cependant, des unes comme des autres, il n'y en a que trop. Nous suivons le filet d'eau, entre deux plates-bandes de nénuphars, dont les feuilles épaisses, taillées en cœur, flottent sur la surface liquide, et les fleurs jaunes, globuleuses, se dressent au bout de leurs pédoncules droits et charnus. Nous voyons de distance en distance des traces du travail des castors, arbres renversés, souches effilées, etc., etc.

Connaissez-vous le nom que je porte parmi toutes ces tribus : *Kitchi Amic*, le Gros Castor ? Voici comment le sobriquet m'est échu ; il date de trois ans, de mon voyage à la baie d'Hudson.

Le castor, trapu, replet, a une démarche lourde et pesante ; de même, lourdement et pesamment je marchais, lorsque, dans les portages, j'étais chargé de soixante à quatre-vingts livres. Les sauvages venant en arrière et croyant que je ne les entendais pas, se disaient :

“—Ne trouves-tu pas qu'il a l'air d'un castor ?”

Alors, afin de les amuser, je ralentissais encore le pas, je faisais semblant de forcer terriblement en montant les côtes, me hissant des deux mains aux broussailles de la route. Ils riaient sous cape :

“—Vois donc, disaient-ils ; vois donc comme il a de la misère, le Gros Castor !”

En remontant la rivière Abbitibi, nous avions dans notre canot un jeune garçon de quatorze ans, nommé Ignace, à la jambe, à la tête et à la langue légères. Un certain matin, au moment de l'embarquement, comme le rivage était plein d'embaras, le canot se tenait à vingt pas au large. Pour s'y rendre, un tronc d'arbre servait de chaussée. Je m'avancai à mon tour, avec ma charge sur les épaules ; l'arbre est rond, il n'est pas très solide, il est mouillé, le pied me glisse, je tombe à l'eau jusqu'à la ceinture. Eclat de rire général, et Ignace s'écrie, en se frappant les mains :

“—*Kitchi Amic niping*, le Gros Castor est à l'eau.”

Croyant que le mot m'a choqué, Okouchin, le chef de l'expédition, lance un regard sévère au jeune impudent et tous les sauvages de devenir sérieux.

Nous partons. Un quart d'heure après, Okouchin prit la parole et parla en ces termes :

“—Mon Père, je veux te parler.

“—Eh bien, parle.

“ Ne te fâche pas. Nous t'avons appelé *Oastor*, mais ce n'est pas pour te faire de la peine. Ignace vient de te le dire ; les jeunes gens, vois, ça ne pense pas et ça parle trop. Tu sais que les sauvages, entre eux, se donnent des noms d'animaux, l'un s'appelle le chat, l'autre le loup, l'autre la

tortue : nous t'avons traité comme un sauvage, parce que tu n'es pas un étranger pour nous, ce qui est une marque que nous t'aimons. Du reste, nous ne pouvons pas te donner un plus beau nom, car il n'y a pas d'animal qui ait plus joli poil et meilleure viande que le castor.

“—Sois tranquille, lui répondis-je. Je ne veux plus que vous m'appeliez autrement que *Kitchi Amic*, cela m'honore beaucoup. Cependant, n'oubliez pas que mon vrai nom sauvage, celui qui m'a été imposé à Témiscamingue, il y a trois ans, solennellement devant toute la nation réunie est *Djamit Mijakwad* (Le temps clair de la prière).”

Cependant le sobriquet l'a emporté sur le nom authentique et légal, le mot d'un enfant a fait fortune. Il a passé de bouche en bouche, et partout en arrivant je suis salué sous l'appellation de *Kitchi Amic*.

* * *

Après trois portages, à six heures, nous arrivons au lac. Une belle nappe circulaire, nette, sans îles, se déroule devant nous, mesurant six ou sept milles, sur tous les sens, sans compter les baies qui échappent à nos regards ; car on dit que cette petite mer mesure, d'une extrémité à l'autre, quatre bonnes lieues.

Quand on a voyagé une journée et demie, emprisonnés dans une rigole, sans air, sans vue, sous un soleil de plomb, comme on se sent soulagé en apercevant devant soi un vaste horizon, en sentant se jouer dans ses cheveux une brise rafraîchissante qui emporte au loin la race impie des maringouins ! Quel enivrement !

Notre canot attaque la masse liquide.

A sept heures nous prenons notre souper au milieu de la mer, sur un flot de roches nues ; puis nous regagnons le navire pour le Grand-Portage. Le soleil se couche, des gerbes d'étincelles jaillissent des profondeurs des eaux, et l'azur supérieur se teint des couleurs de la pourpre. Nous voguons à l'aise et le cœur joyeux, mêlant les chants profanes aux cantiques sacrés.

A neuf heures et demie, nous abordons au fond d'une baie, sur une grève de sable fin. Pendant que nos hommes

déchargent les bagages, dressent les tentes et allument le feu nous nous promenons, Monseigneur et moi. L'air est frais et pur, le ciel est sans nuages, et les étoiles se mirent dans le lac. Peut-on souhaiter solitude plus profonde ? Nous sommes dans un pays de difficile accès, à égale distance entre l'activité fébrile des Canadiens et les occupations tranquilles des quelques postes qui se trouvent sur la baie d'Hudson, au sein de forêts séculaires traversées seulement par les bêtes sauvages et les chasseurs indiens. Rappporter toutes les réflexions que nous suggérerait le spectacle de la terre et des cieux, formerait un chapitre trop long, qui n'intéresserait peut-être personne. Onze heures nous surprisent parlant géologie, astronomie et bénissant la Providence. L'athée, qui nie l'existence d'un créateur, n'a jamais levé un regard intelligent vers le ciel par une belle nuit d'été. *Cœli enarrant gloriam Dei.*

CHAPITRE X

Du Grand Portage du Wassepatebi à la Fourche de la Mekiskan.

Une journée dans le Grand Portage.— Sur la Pékechkak.— Sur la Mekiskan.— Une passe difficile.— Gelée blanche.— Aspect général du pays.— Un parc naturel.— Nous arriverons.

Mercrèdi, 15 juin.—Donc nous passâmes la nuit à la tête du Grand Portage. Le matin, à quatre heures, je m'échappai furtivement de la tente et au fond d'une baie discrète, derrière une pointe feuillue, je me lançai dans le lac ; marcher sur le sable fin était bon, l'eau tiède, jamais bain ne me parut meilleur. Sur mon rapport favorable, d'autres imitèrent mon exemple. Voyageant tout le jour sous un soleil brûlant, ruisselant de sueurs, cheminant au milieu des sables et des broussailles, couchant tout habillés comme des trappistes, nous sentons le besoin d'appeler de temps en temps le bain au secours de notre santé.

Je n'étais pas fâché d'abandonner une couche, où les puces, nées dans le sable, s'étaient introduites. Les sauvages appellent la puce le pou des blancs. Un sauvage disait :

“ Les blancs nous reprochent nos poux, ils ont aussi les

leurs; et le pou sauvage a des qualités que n'a pas le pou blanc. Quand le premier me pique, je vais le chercher de la main, et je le tue; quand le second me pique, je vais le chercher; et je ne le trouve pas : il a sauté ailleurs." *Si non e' vero, e bene trovato?*

* * *

Voyez-vous, dit le P. Guéguen, cette élévation à l'extrémité de la grande baie, c'est la montagne du Diable. Quand un canot s'aventure de ce côté, le vent tournoie, le lac s'agite; au pied du mont, les eaux, dans un vaste tourniquet, s'engouffrent au sein de la terre. Un jour, en passant ici, je dis à mes hommes :

—C'est bien dommage, si j'en avais le temps, j'irais faire une visite au Manitou de la montagne.

—Ce n'est pas toujours moi qui t'accompagnerais, dit l'un.

—Ni moi, ajoute un autre.

—Ni moi, reprit un troisième.

La superstition est de tous les pays et de toutes les nations. D'aucuns qui prendront en pitié ces pauvres sauvages, n'oseront pas se mettre en route le vendredi.

Ce portage s'appelle *Grand*, et il n'a pas volé son nom. Ayant mesuré au pas trois arpents, nous comptâmes, la montre à la main, combien nous prenions de minutes pour les parcourir; partant de cette donnée, nous calculâmes que le portage a au moins quatre longs milles. Le sentier n'en est pas trop mauvais; cependant il faut remarquer que, quand on dit qu'une route est belle dans ce pays-ci, cela équivaut à ce qu'il y a, chez nous, à peu près de plus mauvais en fait de chemin.

Portager est le travail le plus laborieux qu'on puisse imaginer. Le canot pèse au-delà de cinq cents livres; quatre sauvages, après avoir fait avec leurs capots une espèce de coussin qu'ils se placent sur le cou, renversent le bâtiment sur leurs épaules. Deux marchent en avant, deux en arrière. Ils s'avancent à travers les arbres, quelquefois dans un chemin étroit, rempli de cailloux et de précipices, montant, descendant, un vrai sentier de chèvre; nous avons peine, avec

notre charge, comparativement légère, à y transporter nos personnes. L'embarcation, renversée, les couvre jusqu'à la ceinture, ils ne voient qu'à trois verges devant eux ; aveugle, irrésistible, fonçant en avant comme un sourd, solide comme un éléphant, elle s'ouvre, au milieu des branchages, un passage pénible, lent, mais sûr, pliant, cassant, renversant tout. Vous diriez un monstre nouveau, sans tête, sans queue, sans ailes, avec huit pieds, qui navigue à travers le feuillage.

Les autres sauvages s'attellent au bagage ; ils s'appuient sur le front une large bande de cuir qu'ils appellent collier, et, à l'autre extrémité, ils attachent une grosse caisse qu'ils se renvoient sur les reins ; ils jettent sur la caisse un paquet, puis un autre, puis un troisième, et ainsi chargés comme de vrais mulets, ils s'élancent à travers les difficultés du portage. Un de nos porteurs se fait un jeu de se mettre sur le cou un demi-quart de lard et une poche de farine, en tout deux cent cinquante livres.

Notre bagage est trop considérable pour qu'ils puissent le porter tout entier d'un seul coup, et à chaque rapide, ils sont obligés de faire un second et un troisième voyage. Cependant vous les voyez toujours gais, contents, de bonne humeur ; vous n'entendez pas un seul juron, pas un seul mot déplacé. Hélas ! il serait à souhaiter que, sous ce rapport, plus d'un blanc de nos grandes villes fût sauvage !

Deux orages nous tombèrent sur le dos, et suspendirent quelque peu les travaux de transport, ce qui n'empêcha pas le gros de la cargaison de se rendre aux trois quarts de la route, et les lits, ainsi que la cuisine, de parvenir à l'extrémité du portage. Nous y arrivons à sept heures, *suant, soufflant, étant rendus*. Nous avons la figure enflammée ; la sueur dégoutte, comme dit la chanson, jusque sur nos talons ; nos chemises sont si mouillées que nous pouvons les tordre, comme si nous les eussions trempées à la rivière. Encore si nous pouvions nous étendre sur le sol pour nous délasser ; mais une armée de diabolotins ailés nous harcèle de toutes parts et semble s'être donné la mission d'empoisonner notre repos.

Le P. Guéguen parcourt ce portage pour la dix-huitième

fois ; il y a vingt-un ans qu'il erre tous les étés par ces forêts, couchant sur la dure, dévoré par les mouches, exposé aux intempéries de l'air, en contact continu avec les sauvages. Son dévouement est digne des premiers missionnaires de la colonie, ; vingt-une années consécutives consumées dans l'évangélisation de nos errantes tribus suffisent pour lui mériter le nom d'apôtre. Il n'a guère d'autre encouragement que la satisfaction du devoir accompli et le regard de Dieu.

Qui, parmi les laïques du Canada, connaît ces travaux pénibles, ces courses héroïques ? Qui les connaît parmi les prêtres ? Ceux qui en ont simplement une idée, ne sont-ils pas aussi rares que les justes l'étaient dans Sodome ? Les prodiges de zèle enterrés sous l'ombre de ces forêts ne brilleront de leur éclat qu'au grand jour des récompenses. Qu'on ne dise pas que le missionnaire s'accoutume à cette vie. Sans doute l'habitude rend moins cuisante la piqûre des épines qu'il rencontre sur son chemin ; mais la nature humaine est toujours là ; elle ne meurt pas entièrement chez l'homme, tant qu'il habite cette terre de misère. Sa seule jouissance actuelle est celle de revoir périodiquement ses chers néophytes qui attendent son arrivée avec anxiété et la saluent avec allégresse ; mais cette joie encore n'est pas de la terre, elle vient du ciel. Elle a sa source dans ce Cœur-Sacré dont nous faisons la fête après-demain ; les premières vêpres chantent : " L'amour t'a forcé de prendre un corps mortel, afin que, nouvel Adam, tu nous rendisses ce que le premier Adam nous avait enlevé." L'amour de même force le missionnaire à se faire sauvage, afin d'appliquer aux sauvages les mérites que lui a gagnés ce nouvel Adam.

*Amor coegit te tuus
Mortale corpus sumere,
Ut novus Adam redderes
Quod vetus ille abstulerat.*

Jeudi, 16 juin.—Ce matin, nous nous embarquons sur une rivière encore plus petite que la Rivière-au-Chien. Elle a nom Peckechkak (rivière qui coule dans les marais). Heureusement il a plu cette nuit et le niveau du ruisseau a cru

de six pouces ; sans cela, la quille de notre vaisseaux se serait trouvée à sec.

Tout de même, arrivé à un certain endroit, notre guide s'est écrié ; "*Onzam kinowa tehiman*, trop long le canot." Il fallut creuser le rivage pour permettre à la pince de revirer. Le cours d'eau, à un moment donné, devient si étroit que les branches, d'une rive à l'autre, se croisent et s'entrelacent.

Pendant que cinq de nos hommes achèvent de porter le bagage au rivage, les trois autres nous conduisent à quatre milles plus bas, puis ils reviennent chercher caisses et gens. Cependant, nous restons seuls sur une pointe dénudée à nous défendre contre les maringouins, dans le pays le plus insignifiant que l'imagination puisse rêver. Aussi loin que la vue porte, nous n'apercevons que des foins maigres, des touffes de harts grêles, et, dispersées ça et là, quelques épinettes chétives. Evidemment cette contrée, dans les âges passés, a été un lac, et elle le redevient encore chaque printemps. Quelques rivières prennent leur source dans un bassin d'eau claire enclavé dans le granit et pavé de gravier ; celle-ci suinte d'un marais fangeux : triste source, triste rivière.

A deux heures, nos gens arrivent, ayant à bord un nouveau passager, un petit chien jaune crème, qui s'était perdu ou qu'on croyait abandonné dans le portage. Le chien est fait pour l'homme, celui-ci (le chien, je veux dire, et non pas l'homme), a la liberté, il peut trouver sa vie dans les bois et rentrer dans la société des loups, ses frères non civilisés. Pourquoi s'attache-t-il à nous, qui ne sommes pour lui que des inconnus ! Voyez comme il s'agite, comme il soupire, comme il pleure, au moment où nous montons dans le canot ; il a peur que nous le laissions sur le rivage. Et quand on lui a fait la faveur de l'admettre, comme il se couche tranquillement sur les sacs, nous regardant avec des yeux pleins de reconnaissance. Franchement, ce chien m'intéresse ; j'ai envie de l'emmener jusqu'à l'île Bizard. Mais s'accordera-t-il avec Boulé ? Mettrai-je à la porte un vieux serviteur pour introduire à sa place un étranger ?

Dans l'après-midi, nous descendons la Pekechkak qui

s'élargit jusqu'à quarante pieds, circulant toujours au milieu d'un vaste marais. A six heures et demie, nous tombons dans la Mekiskan qui vient de l'est, et nous la remontons une demi-lieue. C'est l'heure du campement, nous mettons pied à terre dans un bois d'épinettes si serrées qu'il y fait déjà nuit, même avant le coucher du soleil.

* * *

La mélancolie de ces lieux avait inspiré notre muse, et nous nous amusâmes à chanter des couplets soporifiques sur l'air de la complainte du Juif-Errant.

Juifs-Errants nous sommes.

Je souhaiterais, ami lecteur, que vous fussiez petit oiseau afin de venir, par la voie des airs, contempler de haut la vie que nous menons, courant ainsi de rivage en rivage. Certes dans les pays civilisés où les évêques, entourés du respect que leur attire leur caractère sacré, jouissent du confort et des commodités qu'exigent les habitudes et les convenances de la société, si on voyait un haut dignitaire de l'Église franchir les grèves, porter son sac, coucher sur la terre nue, manger sur le couvercle d'un coffre, on ne pourrait se défendre d'un sentiment de surprise et de profonde commisération. C'est la manière d'aller de saint François Xavier pas d'autre monture que ses jambes, d'autre serviteur que soi-même, d'autre hôtel que la calotte des cieux. Il faut avoir de la force dans la constitution, de la vigueur dans les nerfs, de la jeunesse dans le caractère, de la gaieté dans le cœur, de la résolution dans l'esprit, pour suppoter longtemps, sans s'affaïsser, un tel genre de vie. Mgr Lorrain est heureux de connaître par expérience, du moins pour un temps, ce qu'ont à endurer de privations et de labeurs ses prêtres, ses missionnaires, qui passent leur vie dans l'évangélisation de ces forêts lointaines.

* * *

Vendredi, 17 juin.—Ce matin, aussitôt que nous fûmes embarqués dans le canot, les rives ont redit l'hymne du jour en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus.

Tout chante avec nous, et le vent qui bruit dans le feuil-

lage, et les oiseaux qui éparpillent dans l'air leurs notes harmonieuses, et la chute qui gronde dans le lointain, et la végétation qui sourit sur les grèves, et le soleil qui fait danser sa lumière matinale sur le miroir des eaux, et la nature entière qui prend ici des aspects plus joyeux : tout chante les louanges de Celui qui a dit : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur."

La nuit a été fraîche, plus que fraîche, puisque ce matin la gelée blanche couvrait les barres du canot. Une maison de toile n'est pas un grand abri contre une telle froidure : aussi avons-nous grelotté toute la nuit. Mais il n'y a pas d'inconvénient sans avantage : les maringouins, surpris par cette gelée qui n'était pas dans le programme, se trouvent tellement abasourdis qu'en ce moment, à neuf heures, ils n'osent pas encore sortir de leurs retraites.

Après un premier portage de deux cents pieds, nous arrivons à un second, long de cinq milles.

" — Ici, nous dit le P. Guéguen, il y a neuf ans, je faillis laisser mes os."

Nous n'y laissâmes par les nôtres ; mais, pendant une couple d'heures, nous les y traînâmes misérablement. Nous entreprîmes de faire deux milles par terre, pendant que nos sauvages tiraient la cordelle. D'abord les fourrés étaient si pressés qu'un oiseau aurait eu peine à y passer. Nous tombâmes dans les bois secs, hérissés de branches aiguës. Ici, vous marchez sur un tronc d'arbre, pont arrondi et trop étroit, et vous faites une chute ; là vous vous trouvez à cheval sur une branche. Cette ronce emporte un morceau de votre habit, cette autre un morceau de votre peau. Monseigneur marche devant, les évêques doivent donner l'exemple à leurs prêtres ; je m'avance bravement le dernier. Ne met-on pas la réserve à l'arrière-garde ? Dans tous les cas, ce poste, dans les bois comme à la guerre, est le plus sûr. Il y a moins de branches à recevoir dans la figure, moins de faux pas à hasarder, moins de tâtonnements à essayer. Ce qui n'empêche pas tout de même que j'arrive au but, harassé, tombant de fatigue.

Sur cette terre, il n'y a pas de peine qui n'ait son plaisir. Nous atteignons une pointe où le vent nous rafraîchit et

chasse les mouches au loin, une grève de sable où brillent sous nos pieds des paillettes d'or. Tout près se trouve un bouquet de sapins pour nous prodiguer son ombre. Le feu s'allume pétillant au centre du bosquet, et par dessus bout la chaudière qui doit nous verser le tonique fortifiant. Tout auprès, je m'étends sur une toile cirée ; la chaleur et le doux repos s'insinuent dans mes membres. Que font les autres ? je serais bien en peine de le dire, j'ai quitté cette terre de douleurs. Quand je revins en ce monde, le canot était arrivé, et je trouvai la table mise.

Il existe certaines natures, aussi sensibles que des harpes éoliennes, dont les fibres délicates résonnent à toutes les brises. Elles peuvent bien n'avoir pas reçu comme d'autres le talent de faire de l'argent, ni celui d'arriver aux honneurs. Qu'elles se consolent ; la richesse et les honneurs ne sont, après tout, qu'une occasion de trouble et d'inquiétude. Elles portent au dedans d'elles-mêmes une source de jouissances que ne connaîtront jamais les âmes froides, dites positives. Heureuses sont-elles, surtout, si leurs impressions les poussent naturellement à envisager les choses du bon côté, et si elles ne ressentent du malheur que juste ce qu'il faut pour leur faire goûter, par le contraste, ce qu'il y a de suave dans le bonheur, et de miséricordieux dans la conduite de Dieu à leur égard. Comprendra qui pourra, *qui potest capere, capiat.*

De trois heures à sept heures nous remontâmes, luttant contre un fort vent, le lac *Oboškotéagwashik* (Lac au rétréci sablonneux), lequel n'est qu'un élargissement de la *Mékis-kan*.

* * *

Samedi, 18 juin.—Hier soir, en souplant, je dis : " il va geler encore cette nuit." Je plaçai une écuelle pleine d'eau à la porte de la tente.

Or, ce matin, l'eau était couverte d'une glace qui avait l'épaisseur d'une feuille de papier brouillard. Les gouttes de rosée sur les herbes sont devenues cristaux ; les chaussons mouillés, suspendus aux branches, sont roides comme des bardeaux.

Nous partons avec le soleil levant, et le soleil, dans les régions septentrionales, en ces jours les plus longs de l'année, se lève à quatre heures. Il nous apparaît à travers le voile de la brume qui monte du lac, légère, transparente, déliée; vous diriez des bouffées d'encens qui s'échappent en tourbillons d'un immense encensoir. Je me rappelle cette parole que l'Écriture applique à la Sainte Vierge au jour de son Assomption : "*Quæ est ista, quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ?* Quelle est celle qui s'élève au milieu du désert comme une colonne de fumée ?"

* * *

Depuis deux jours nous remontons la rivière Mékiskan; elle prend sa source tout près de celle du Saint-Maurice, coule vers l'ouest et va mêler ses eaux aux eaux de la rivière Wassépatébi que nous avons quittée au Grand-Portage. D'abord le pays que nous traversons est plat, sans être marécageux; puis, au fur et à mesure que nous approchons à l'est de la hauteur des terres, il devient montueux, sans être montagneux. Il offre une suite de sommets, la plupart dénudés par l'incendie, des têtes granitiques et chauves de végétations. Les côtes sont généralement hautes et creusées dans le granit. Certains coteaux apparaissent de loin verts et luxuriants. Si vous les examinez de près, vous trouvez que les arbres qui les revêtent sont fluets, pauvres de sève, vieux avant le temps: leurs racines misérables, cramponnées aux roches nues, vont chercher dans les anfractuosités de la pierre une nourriture à peine suffisante. Rares sont, du moins le long de la rivière, les baies fertiles, capables de soutenir une végétation plantureuse. Les céréales et les légumes seraient ici, ce me semble, comme des exilés qui dépériraient loin du lieu de leur naissance. Il est à remarquer que mes réflexions ne s'appliquent qu'aux pays que nous traversons. Je ne veux pas imiter tant de voyageurs présomptueux qui jugent d'un pays par une paroisse, d'une nation par un individu et des Canadiens par les Iroquois.

La hauteur des terres ne sera jamais qu'un pays de forêts, et c'est un bonheur pour le Canada. L'agriculture ne viendra jamais dessécher la source de nos grands fleuves;

ces bassins verseront toujours leurs eaux abondantes; le majestueux Saint Laurent et le grandiose Ottawa continueront à rouler leurs flots avec orgueil. Nous n'avons pas à craindre de voir nous manquer les pluies d'été qui abreuvent nos moissons, ni les neiges profondes qui défendent nos champs contre l'hiver, et les fécondent. Nous aurons éternellement à nos portes des forêts inépuisables d'où nous tirerons le bois de construction pour bâtir nos demeures et le combustible pour les chauffer. Les gouvernements d'Europe plantent et entretiennent à grands frais des parcs publics où se promènent prisonnières quelques bêtes forestières; la nature nous a fait don d'un parc immense, et se charge d'en être la gardienne contre l'ambition des producteurs de blé. Longtemps encore les bêtes sauvages, en troupes nombreux, continueront d'y errer; il suffira que l'autorité publique, par des lois prévoyantes et sages, protège la liberté et les mouvements généralement inoffensifs de l'animal déraisonnable contre les cruautés et les attaques trop multipliées de l'animal dit raisonnable.

Petit à petit nous avançons, et le P. Guéguen nous fait espérer que, dans trois jours, nous verrons *Waswanipi*, la plus septentrionale et la plus éloignée des missions que nous avons à visiter.

* * *

Ce matin, après sa méditation, Monseigneur me tendit son livre en me disant :

“ Voyez cette phrase, et dites-moi si elle ne convient pas à notre position présente ? ” Elle se lit comme suit : *In littore canitur celeusma. Quid juvat forti lacerto sulcare maria, fluctus scindere, charybdes arte omni vitare, si nunquam detur designato littore frui ?* Le P. Guéguen voulut l'entendre lire, je préférerai la lui traduire. “ Les sauvages, comme d'autres sirènes, nous attendent sur le rivage, pour chanter les louanges de Dieu. A quoi bon s'étendre sur l'aviron, faire voler le canot sur la rivière, éviter les pierres des rapides, si jamais nous n'arrivons à *Waswanipi* ? ”

• Nous arriverons. Je n'ai pas besoin d'autre garantie que cette invocation chantée par Monseigneur et répétée par

les sauvages en leur langue, à la protectrice des navigateurs, à l'Etoile de la mer : "Accordez-nous la pureté de la vie et la sécurité du chemin, afin que nous arrivions à Jésus, pour nous réjouir éternellement avec lui."

Vitam praesta puram,
Iter para tutum,
Ut, videntes Jesum,
Semper collaetemur.

CHAPITRE XI

De la Fourche de la Mekiskan a Waswanipi.

Le service de la malle.—La Rivière des gros Rochers—Une messe en plein air.—Lieux privilégiés.—Une leçon de géologie—Le lac Wetetnagami.—La persistance des noms de lieux.—Suite de portage.—Sur la rivière Croche.—Sur la Rivière de la Montagne des Fleurs.—Sur le lac Wabiconadgi.—Un rude portage.—Sur le lac Waswanipi.

Dimanche, 19 juin.—En arrivant à la Fourche, hier soir, nous aperçûmes suspendu au bout d'un bâton, au-dessus de la rivière, un sac en bouleau, contenant une lettre, adressée au Révérend Père Guéguen.

Voici sa teneur.

"15 Juin. — Mon Révérend Père, je vous attends ici depuis cinq jours, je ne puis m'arrêter plus longtemps, n'ayant plus de provisions. Quand vous passerez, veuillez emporter à M. Jobson le livre qui est dans l'enveloppe en bouleau. Je crains qu'il ne vous soit arrivé quelque accident. J'ai quitté le service de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Petit revenu, huit paquets pour Mékiskan, un paquet pour Waswanipi, en tout neuf paquets.

" R. RICHARDS. "

Ce M. Richards a été chargé du poste de Mékiskan jusqu'au présent mois de juin ; il est remplacé temporairement par M. Iseroff. M. Jobson, dont il est ici question, est le bourgeois en charge de Waswanipi. La pelleterie de Mékiskan se rend à Waswanipi, pour de là descendre à Rupert's House, et se s'embârque pour Moose. Un paquet de fourrure pèse quatre vingts livres, un sauvage doit en transporter deux à la fois dans les portages.

Ce n'est pas la première lettre que nous rencontrons, on les trouve généralement à la fourche des rivières, ou à la tête des portages; ce sont des endroits de convention pour y déposer les correspondances. Aussi, quand ils arrivent, voit-on les sauvages interroger de l'œil le rivage pour constater s'il n'y aurait pas là quelque nouvelle. Si oui, ils courent lire l'adresse, voire même la lettre; et si elle ne renferme rien qui les regarde, ils la déposent à la même place scrupuleusement. C'est ainsi que, dans ces pays reculés, sans ministres du gouvernement, sans courriers, sans facteurs, sans maîtres de postes, comptant seulement sur la bonne volonté et la discrétion du public, se fait le service de la malle.

De même ils laisseront sur la route, à deux pas du sentier, des ustensiles de cuisine et des habits, pour les reprendre au retour, un ou deux mois après : chose étrange, personne ne touche à ces objets confiés à la garde des anges et à l'honnêteté des hommes.

Dans notre voyage à la Baie d'Hudson, nous aperçûmes, à travers le feuillage, à quelques pas seulement de la grève, sur un échafaudage élevé, afin qu'ils fussent hors des atteintes des bêtes sauvages, des provisions en farine et en viande sèche, que les chasseurs de ces terres avaient mises en dépôt, pour la saison des froids. Nous ne pouvions taire notre étonnement. Les passants respectent-ils ces objets ainsi abandonnés ! N'y a-t-il pas de danger qu'ils soient volés ?

“— Aucun, répondit Okouchin, car, vois-tu, par ici il ne passe pas de blancs.”

Le compliment était flatteur pour notre civilisation orgueilleuse. Heureux pays, où la propriété, pour être en sécurité, n'a pas besoin d'hommes de police, de serrures, ni de clefs !

* * *

Nous quittons la Mékiskan pour remonter un de ses affluents, la *Kaispabikak*, “la rivière des gros rochers.” Nous repasserons ici, revenant sur nos pas, dans une dizaine de jours, en route pour les sources du Saint-Maurice. Espérons qu'il ne voyagera aucun blanc dans cette solitude jusque à notre retour; nous laissons une partie de notre bagage et de nos

provisions, à deux milles de la fourche, dans une île, afin de les mettre, autant que faire se peut, à l'abri de la curiosité vorace des ours, qui n'ont pas, paraît-il, les mêmes scrupules que les sauvages. Monseigneur, confiant dans les mœurs et coutumes des bois, abandonne sa valise à tous les hasards sous le prélat, et moi la mienne. Nous n'emportons avec nous que nos corps et nos âmes; pour huit jours, nous serons, sinon de cœur, du moins de fait, pauvres comme le patriarche d'Assise. Notre canot, soulagé de huit cents livres, sans compter les brèches que nous avons déjà faites à nos provisions, glisse léger sur les eaux. Jusqu'ici, il était solide comme un steamer, maintenant, comme un jeune poulain que l'on conduit au parc, il se soulève, bondit, galope sous l'aviron.

Nous avons campé dans une petite prairie, en face d'un étang circulaire que forme la jonction des deux rivières; le terrain aux alentours est bas; voici en vue une colline bleue. Sur ce rivage, plus fréquenté que les grèves du voisinage, point d'arrêt pour tous ceux qui voyagent dans ces déserts. Jésus est descendu sur l'autel probablement pour la première fois. L'évêque et son servent murmurent les prières liturgiques dans le sanctuaire de la tente; nous sommes agenouillés à l'entrée du chœur sur le tapis vert des grands foin; derrière nous, dans la nef, luit le cristal des eaux, comme le pavé de marbre de Saint-Paul-hors-les-murs. La nature en silence semble se recueillir avec nous, puis les échos s'unissent à nos voix pour louer l'auteur de toutes choses.

“Heureuse la maison que fréquente l'hirondelle.” Heureuse cette plage, parce que, pendant la messe, je vis les hirondelles se balancer avec grâce au-dessus du lac, *in aere liquido*, dans l'air liquide, comme dirait Virgile, en raser la surface du bout de leurs ailes longues et aiguës, monter et descendre, décrire mille contours fugitifs, tracer mille circuits bizarres, et exécuter avec prestesse les évolutions les plus variées. Par leur babillage et leurs cris joyeux, ne remercient-elles pas, autour de son autel, Celui qui leur donne la boue pour bâtir leur demeure et l'insecte pour soutenir leur existence? O homme, doué d'intelligence, quels remerciements ne devez-vous pas au Père qui vous donne le pain

quotidien, la nourriture, pain du corps, la grâce, pain de l'âme !

* * *

Le P. Druillette, au retour de son voyage au lac Nékouba, écrivait :

“ Quand on n'aurait que cette consolation d'honorer Dieu par le saint sacrifice de la messe, en des terres où sa divine Majesté n'aurait été louée que par le chant des oiseaux et par le bruit des rapides, qui portent sa voix avec leurs torrents et qui la font retentir au milieu de leurs bouillons d'eau, certes on s'en tiendrait trop récompensé ; il faut y avoir passé pour concevoir le contentement qu'il y a de voir Jésus-Christ dominer, pour la première fois, sur un autel enrichi d'écorces et sous les plus frêles accidents de la nature, de le voir adoré dans des pays où le démon a régné de tout temps avec un empire absolu.”

Je n'ai jamais mieux compris la vérité de ces paroles. Le sang de Jésus sanctifie les lieux où il coule ; la prière à genoux consacre la terre d'où elle s'élève. La fortune religieuse d'un grand nombre d'endroits n'a pas eu d'autre cause. Jacob offre un sacrifice, et le nom de Béthel passe aux âges les plus reculés. L'arche d'alliance repose sur une montagne jusque-là inconnue, et Sion devient l'autel où le monde coupable est réconcilié au Dieu dont le nombre des miséricordes est infini. Des chrétiens fléchissent le genou au pied d'un rocher, et Québec devient la métropole de la moitié d'un continent. Le sacrifice est offert dans la forêt au pied du Mont-Royal, et Ville-Marie devient la ville du zèle et des bonnes œuvres. Un pieux explorateur plante une croix sur le sommet d'un coteau en face d'un beau lac, et Pembroke, contre toute prévision humaine, devient le centre d'où la foi se répand jusqu'aux extrémités d'un immense vicariat apostolique, vaste région qui donnera naissance à plusieurs diocèses.

* * *

Quand bien même, par impossible, Mgr Lorrain ne rencontrerait aucun sauvage et ne donnerait à personne le

sacrement de confirmation, son voyage ne serait pas sans fruits. Il vient, comme le général du grand roi, prendre possession d'une manière autorisée, au nom de la religion, de ces pays conquis par ses officiers, ses envoyés, ses missionnaires. Il plante dans ces forêts l'étendard de la foi romaine, pour que, plus tard, lorsque les arbres auront disparu, ils soient remplacés par une population catholique. Il existe, entre le monde spirituel et le monde matériel, des liens invisibles à la raison, mais que la foi saisit et comprend. Je me figure voir, dans un avenir plus ou moins éloigné, surgir de chacun de nos campements une chapelle, une église où sera honoré le Dieu dont Monseigneur est le messager, *l'episcopus*, l'évêque.

Car, chaque soir, notre campement pour la nuit est béni d'une manière solennelle. Après la prière en commun, lorsque le chant s'est tu, et que le silence enveloppe de nouveau la forêt avec les ténèbres, nous, restant à genoux, autour d'un feu qui flamboie, Monseigneur se lève. Il entonne d'une voix forte :

“ — *Sit nomen Domini benedictum!* que le nom du Seigneur soit béni.”

Nous répondons, et les profondeurs du bois sonore avec nous :

“ — Dès maintenant et jusque dans les siècles des siècles.”
L'évêque reprend :

“ — Notre secours est dans le nom du Seigneur.”

“ — Oui, répondons-nous, celui qui a fait le ciel et la terre.”
Alors, ayant protesté, pasteur et fidèles, que tout bien vient du Père des lumières, le pasteur lève les mains vers le beau ciel bleu scintillant d'étoiles; et, par le signe de la croix rédemptrice, il appelle sur nos têtes et sur les lieux circonvoisins les dons et les bénédictions d'en haut : “ *Benedicat vos*, qu'il vous bénisse le Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit !”

Trouvez-moi, dans les splendeurs des cathédrales, une scène plus touchante, plus grandiose, plus simple, plus sublime !

* * *

Nous partons à huit heures. Nous remontons la " Rivière des gros rochers."

Nous voyageons presque tout le jour au milieu des collines de granit, de silex et de quartz purs, où le feu a détruit complètement la végétation.

Lundi, 20 juin.—Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Aujourd'hui a été aussi frais et riant que hier était aride et désolé. Nous avons passé la nuit à l'entrée d'une forêt verdoyante. Les sauvages de Mékiskan, qui vont en avant avec la pelleterie, y ont campé peut-être plus d'un soir; les herbes aux environs sont bien foulées, comme si une population nombreuse avait fait ici un séjour prolongé. Nous avons compté les vestiges de sept tentes, ce qui suppose trente personnes environ. Le canot de la Compagnie n'avait besoin que de six rameurs; mais les femmes avec les enfants devaient suivre leurs maris. Camper ici, ou ailleurs, que leur importe? Ils sont partout chez eux. Ils voyagent à petites journées en faisant la chasse et la pêche. Ici ils étaient dans l'abondance: les écailles de poisson pavaient le rivage, les plumeaux de huards étaient pendus aux branches des arbres, et, comme des trophées de victoire, trois têtes d'ours étaient fixées au bout de longues perches.

A sept heures, notre canot, amené ce matin de l'autre extrémité du portage, flotte de nouveau sur les ondes du lac, nous faisant franchir, dans ses flancs, une distance de quinze à seize milles.

Ce lac se nomme *Wetetnagami*.

"—Qu'est-ce que cela veut dire? demandai-je.

"—Nous l'ignorons, répondit Pien Thomas; *gami* signifie bien eau en composition; mais *wetetna* appartient, soit à un dialecte algonquin oublié aujourd'hui, soit au langage d'une peuplade étrangère qui nous aurait précédés sur ce sol."

* * *

Ce fait d'un nom incompris n'est pas isolé au milieu de cette multitude de lacs et de rivières. Il en est de même dans tous les pays.

Il n'y a rien d'obstiné comme un nom; il s'enracine dans le sol, et survit aux bouleversements, aux révolutions, aux

migrations des peuples ; il traverse quelquefois mutilé, souvent défiguré, les générations successives, et il demeure le dernier vestige de races disparues. On retrouve aujourd'hui dans l'Inde l'Ophir, où les flottes de Salomon, par une navigation de trois ans, allaient chercher l'or, l'ivoire et les paons. Jébus Salem a survécu aux Philistins, aux Hébreux, aux Grecs, aux Romains, aux Byzantins, aux Arabes, aux Francs, aux Sarrasins, et il survivra aux Turcs : toujours Jérusalem. Où sont les nations qui ont donné aux Français Paris, Lyon, Angers, Nantes, Rennes ? Ces noms celtiques ont été modifiés en passant par la bouche des Romains, puis des Francs, devenus les Français modernes ; mais leur origine reste toujours visible.

En Amérique, on a continué de désigner un grand nombre de localités sous leur antique dénomination indienne ; en cela, on a montré de l'esprit. Ces langues sont douces et sonores. De plus, elles ont l'avantage de traduire quelques-unes des particularités caractéristiques des lieux qu'elles désignent. Témiscamingue veut dite *Eau profonde* ; en certains endroits la sonde est descendue à 200 brasses, et elle n'a pas atteint le fond de l'abîme. Ces noms, venant des peuples qui nous ont précédés sur le sol d'Amérique, ont autrement de sens commun que ces importations des capitales des grands pays d'Europe, Rome, Paris, Londres, Berlin. Qu'on baptise les localités nouvelles du nom des grands hommes de la patrie, qu'ils soient Français, Anglais, Ecossais ou Irlandais, très bien ; mais, de grâce, qu'on cesse, du moins dans la province de Québec, de nous imposer des noms qui n'ont ni rime ni sens, seulement parce qu'ils ont une terminaison saxonne.

* * *

Un portage d'un mille nous conduit sur un lac dont les eaux sont les dernières, de ce côté-ci, qui coulent dans le lac Wetetnagami.

Il est sept heures et demie, c'est l'heure du campement ; mais nos hommes se sont engagés à nous rendre demain à destination, et on compte encore vingt-huit lieues d'ici à Waswanipi. Nous nous rembarquons, et le canot descend

à grands coups d'aviron ; nous faisons huit milles à l'heure.

Mardi, 21 juin, de gros nuages, qui nous menaçaient depuis le matin, crèvent sur nos têtes.

“ Merci, mon Dieu, dit le P. Guéguen, cette pluie arrêtera les canots de la pelleterie.”

Le bon missionnaire la demande depuis plusieurs jours justement pour cette après-midi.

Je répétais souvent à mes compagnons :

“ Vous verrez que nous l'aurons bonne et forte ; il y a en lui assez de manitou pour l'obtenir.”

En effet, tous les soirs, agènuillé près de son coffre, manipulant ses petits sacs de thé, de chocolat, de café, de *Pain-killer*, préparant des pincées de poivre rouge pour ses sauvages, riant et badinant avec eux, les appelant tour à tour par leurs noms, à la lueur du feu, avec son chapeau d'un autre âge et ses bottes de sept lieues, le P. Guéguen a l'air d'un vieux jongleur. Non, je me trompe, c'est un bon père qui prend soin de ses enfants ; j'irai plus loin, c'est une mère, qui veille à la santé de sa famille, et cultive son amitié par mille sollicitudes connues d'elle seule. Charitable et indulgent, il est impossible de l'être plus que le sage Mentor qui nous conduit.

Cependant la pluie continue à tomber par torrents. Pour soutenir la bonne humeur, nous chantâmes force chansons canadiennes ; malgré les répugnances de mon organe pour la musique, je dus m'exécuter à mon tour.

Tout à coup, nous apercevons des filets tendus près du rivage, un canot renversé sur la grève, une tente dressée entre les arbres. C'est Nonan (Laurent) Kitchetwa, de Mékiskan, qui s'en retourne dans ses terres de chasse.

“ — Holà ! les canots sont-ils partis ?

“ — Oui.

“ — Quand ?

“ — Aujourd'hui.

“ — Les as-tu vus partir ?

“ — Non.

“ — En es-tu certain ?

“ — Dame, pas tout à fait : hier soir, il manquait au commis quelques hommes pour compléter son équipage.”

Il restait donc une lueur d'espérance. Dans tous les cas, s'ils sont partis, ils n'ont pu aller loin ; ces orages ont forcé la pelleterie précieuse de s'arrêter et de se mettre à l'abri. Il y aura moyen de rejoindre les familles qui accompagnent les grands canots.

“ Il faut, dit le Père, arriver ce soir, de toute nécessité. Nonan, Antoine, Louis et Jean-Baptiste, venez nous aider à porter le bagage, pendant que le canot allégé descendra la rivière ; de cette façon nous ne ferons qu'un voyage, et nous gagnerons une heure et demie.”

Le portage est long, difficile, entrecoupé de ravins, embarrassé de troncs d'arbres que des ouragans récents ont couchés pêle-mêle les uns sur les autres. Dans ces sentiers ardu, comme dans les embarras de la vie, il importe de ne pas faire de faux pas. Enfin, nous arrivons morfondus, trempés jusqu'aux os, sur les sables du Waswanipi.

Ce qui frappe en mettant le pied sur les bords du lac Waswanipi, c'est l'étendue de la nappe d'eau qui se déroule sous votre regard, sans îles, sans rochers. C'est au fond d'une baie que se trouve le poste de la Compagnie ; il nous reste encore douze milles à parcourir avant que nous puissions frapper à la porte.

A sept heures et demie, nous nous embarquons pour la dernière étape ; Nonan, Louis, Antoine, Jean-Baptiste, sautent avec nous dans le canot, armés de trois avirons, ce qui porte à seize le nombre des rameurs.

* * *

La nuit s'étendait sur le lac, le vent promenait avec vitesse dans l'espace de gros nuages noirs aux formes bizarres, de rares étoiles brillaient dans les lambeaux du ciel bleu : le silence régnait à bord, interrompu seulement par la cadence des avirons. Je pensais : “ Quand Mgr Lorrain et moi, amis d'enfance, compagnons d'étude, vendions au collège Sainte-Thérèse du papier et des plumes aux élèves, et le soir, après avoir fait nos entrées dans le livre de compte, passions de longues veillées à la fenêtre du magasin, jeunes gens de dix-huit à vingt ans, aurions-nous pu songer, dans nos rêves d'avenir, qu'un jour nous nous promènerions ensemble,

pendant des semaines et des semaines, en canot d'écorce sur les vastes lacs du Nord? La vie est un roman rempli de scènes imprévues et d'épisodes impossibles. La réalité souvent défie les imaginations les plus fécondes, et jette dans l'ombre les créations de Paul Féval, d'Henri Conscience ou de Jules Verne."

* * *

Nous débarquons à dix heures et demie. Les canots sont partis ce matin, le gros de la nation les a suivis pour aller faire la pêche sur le lac Kaiashk "lac du Goeland"; mais tous ensemble, il n'ont pu, à raison du vent et de la pluie, se hasarder sur les eaux étendues du Goeland; ils sont donc campés seulement à deux lieues d'ici. Un canot part immédiatement pour aller leur donner avis de l'arrivée de l'évêque; il n'y a que trois catholiques d'engagés pour le voyage de Rupert; la mission aura donc lieu sans accident, ni échec.

Nous nous couchâmes le cœur léger, en admirant les desseins visibles de la miséricorde divine. S'il n'eût pas plu cette après-dîner, il aurait été trop tard pour rejoindre toutes les familles dispersées ici et là sur les rivages d'un grand lac. C'aurait été une blessure au cœur de l'évêque, d'avoir fait sur son chemin un aussi long détour, et de n'avoir pu rencontrer les plus éloignés et les plus délaissés, mais non les moins chers, de ses enfants. Qu'il est bon, le Dieu d'Israël, pour ceux qui le cherchent avec un cœur droit: *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde!*—(A suivre).

RELATION D'UN VOYAGE A KOSORIFFESKY, ALASKA

OU LES

SŒURS DE STE ANNE DE LACHINE, P. Q., ONT
OUVERT UNE MISSION, EN 1888.

Le 9 février 1891, Sœur Marie Prudence et Sœur Marie Angilbert partaient de Lachine pour Victoria, C. A., où les Sœurs de Ste Anne ont une maison provinciale fondée en 1858. De là, s'adjoignant Sœur Marie Zéphirin, elles'embarquent, le 4 mai suivant, pour San Francisco, en route pour l'Alaska. C'est des divers postes qu'elles ont parcourus, qu'elles nous écrivent la lettre suivante :

Couvent des SS. Noms de Jésus-Marie, Oakland, Cal., 4 juin 1891.

RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE L'ANGE GARDIEN,
Supérieure Générale des Sœurs de Ste Anne, Lachine.

Ma Révérende Mère et mes bien chères Sœurs,

Notre départ est enfin fixé d'une manière définitive. C'est demain que nous quitterons le toit hospitalier des chères Sœurs de Jésus-Marie pour aller prendre le bateau à San Francisco, et, de là, voguer vers la terre de l'Alaska qui a déjà tous les désirs et toutes les affections de nos cœurs.

Comme je vous l'ai écrit, parties de Victoria le 4 mai, nous arrivions ici le 7, jour de l'Ascension. Il y a, par conséquent, un mois, jour pour jour, que nous disions adieu à nos bien aimées Sœurs de l'Île Vancouver. Nous étions loin alors de nous attendre à un retard aussi prolongé. Cependant, je dois vous le dire, ma bonne Mère, ces jours d'attente ne nous ont paru ni longs ni ennuyeux ; car nous avons rencontré tant de sympathie, de délicatesse et de générosité dans nos excellentes Sœurs de Oakland et de San Francisco. Leurs attentions se sont multipliées, je pourrais dire, avec les jours et les semaines que nous avons passés chez elles ; vraiment, nous nous eussions dites de la même famille ! Plus d'une fois, en effet, nous nous sommes proclamées les filles spiri-

tuelles du même père, le très digne Mgr. Bourget. Jamais nous ne pourrons assez vous dire les bontés de toutes sortes dont les chères Mères des Sœurs de Jésus-Marie nous ont entourées; nous en sommes toutes confuses, et, pour ma part, je ne sais comment reconnaître tant de bienveillance. Que le bon Dieu, qui leur a inspiré une si grande charité envers les trois petites missionnaires d'Alaska, les en récompense avec toute sa libéralité! Leur souvenir nous suivra là-bas, et il nous sera doux de mêler leurs noms à nos plus ferventes prières.

5 juin.—A bord du "*Saint-Paul*."

Nous voici sur le bateau, le signal est donné; nous laissons la rive peu à peu, nous échangeons un dernier adieu avec la bonne Mère Marie Elisabeth et Sr Marie Célestine qui ont bien voulu nous accompagner à votre place, jusqu'à la mer, et nous nous sentons emportées loin, bien loin de tous ceux que nous aimons ici-bas. Le ciel radieux sur nos têtes, les abîmes de l'océan sous nos pieds, nous allons calmes, confiantes, la joie dans l'âme, vers ces plages lointaines où la bonté du Seigneur nous conduira saines et sauvées, nous l'espérons. Bien des bonnes âmes nous accompagnent de leurs vœux et de leurs prières. Oh! nous ne les oublions pas non plus. Nous nous faisons un devoir de recommander spécialement au bon Dieu notre Rév. Mère et toutes nos chères Sœurs. Nous prions aussi pour toutes les personnes qui nous ont aidées dans notre entreprise, nommément les bons paroissiens de Lachine, de St-Jacques de l'Achigan, et de St-Félix de Valois, ceux de Ste-Brigide, de St-Pierre et du Gesù de Montréal qui nous ont si généreusement accueillies dans leurs églises à notre départ du Canada. L'attention de Messieurs les Rédacteurs de la "*Semaine Religieuse*" pour nous obtenir quelques secours d'argent n'a pas non plus échappé à notre souvenir; et tant d'autres à qui nous sommes liées par la reconnaissance: M. le Supérieur du Séminaire, par exemple. Oh! ma chère Sœur assistante se rappelle avec quelle exquise délicatesse, il nous fit son aumône, lorsque nous lui apprîmes notre prochain départ pour Alaska. Que tous soient bénis mille fois! Que nos

pauvres indiens d'Alaska, éclairés des lumières de la foi et devenus enfants de la grande famille chrétienne, soient une puissante voix de plus pour appeler les bénédictions célestes sur tous nos chers bienfaiteurs!

Inutile de vous dire que le Rév. Père Barnum et le Frère Power se sont trouvés à temps pour s'embarquer avec nous. Plusieurs Révérends Pères Jésuites sont venus accompagner leurs heureux confrères. Ils nous ont grandement félicités de notre bonheur et paraissaient envier notre sort de missionnaires *Alaskasiennes*. Mme. Welsh, pleine d'attentions pour nous, avait envoyé sa voiture pour nous conduire au port; elle a assisté à notre départ avec une dame espagnole. Toutes deux nous ont offert, en nous laissant, de magnifiques bouquets, des roses si belles que je n'en ai jamais vu de semblables: nous les avons remises à notre chère Sœur Marie Célestine, afin qu'elle les dépose aux pieds de Notre Seigneur. Demain, fête du Sacré-Cœur, le parfum de ces belles fleurs embaumera le sanctuaire et leur langage symbolique redira, à notre doux Jésus, amour et reconnaissance.

Les premières émotions calmées, nous nous empressons de faire connaissance avec nos cabines que nous trouvons bien confortables. Nous y plaçons nos effets, nous disposons toutes choses en prévision des mauvais jours, car nous savons que le mal de mer ne tardera pas à se faire sentir. Nous examinons à loisir les riches et délicieuses provisions que nous a envoyées notre trop bonne Dlle. Mayers. Voyez donc, Rév. Mère et bien chères Sœurs: des citrons, des oranges, des figues, de la gelée, des bouteilles de Champagne, d'eau-de-vie, et même de l'eau de Floride pour nous rafraîchir si nous sommes malades. Mais ici, rassurez-vous, l'eau de Floride sera conservée pour un meilleur usage. Ce n'est pas tout, voici encore une large boîte qui contient des bocaux de fruits confits, de la viande séchée, du lait et du café condensés, une lampe à alcool, etc., etc. Dites maintenant si le bon Dieu ne nous traite pas en enfants gâtés! Pouvions-nous jamais rencontrer plus de dévouement et de charité?

Les quatre premiers jours se passent sans aucun incident remarquable. Nous voguons légèrement sur l'onde calme

et tranquille. Le ciel est d'une limpidité magnifique, et sauf un peu de mal de mer, nous nous trouvons assez bien du voyage. J'en parle tout à mon aise, car c'est moi qui ai le moins souffert. Notre pauvre Sr. M. Angilbert a été la plus maltraitée par la mer. Accablée de nausées durant six longs jours, elle semblait vraiment entra la vie et la mort. Quant à ma Sr. M. Zéphirin et moi, nous n'avons eu que deux mauvais jours, pour bien dire ; alors, on nous servait nos repas sur nos lits ou sur le pont en plein air.

La *Steamer's chair*, don de notre dévouée amie, Mlle Mayers, nous a été d'un grand secours dans ces temps de malaise. Un des passagers qui avait à son usage une chaise tout à fait semblable, voulut bien la mettre à notre disposition, de sorte que nous en avions chacune une.

Le cinquième jour, le ciel s'assombrit et nous eûmes, nous dit-on, les préludes d'une formidable tempête. Mais ce furent simplement des préludes.

Je ne pourrais pas vous parler ici de vagues furieuses s'amoncelant comme des montagnes et se précipitant sur notre vaisseau comme pour l'engloutir ; non, rien de cela. Mais, vous le dirai-je, ma Rév. Mère et mes chères Sœurs, la tempête, dissipée au dehors, vient se réfugier dans mon pauvre cœur qu'elle envahit tout entier. Hélas ! oui, ce fut vraiment un moment terrible que celui-là. Restée seule sur le pont, je regardais les vagues qui venaient une à une se briser contre le vaisseau ; menaçantes d'abord, elles disparaissaient bientôt dans l'immensité de l'océan. Ce mouvement cent et cent fois répété, fit naître, je ne sais quelle pensée triste dans mon âme, et je ne cessais de redire, toujours, toujours..... Toujours éloignée de la Communauté, toujours éloignée de ma chère famille ; et je me sentais, en effet, si loin, si loin de tous ceux que j'aime ! Le soulèvement toujours croissant des flots m'obligea de rentrer dans notre cabine, et ce fut heureux pour moi. Là, je retrouvai mes chères Sœurs Marie Zéphirin et Marie Angilbert qui, quoique malades, me firent bientôt oublier ce moment d'angoisses. Ce ne fut qu'un petit orage, qu'un regard vers le Ciel eut bientôt calmé. Ça été mon épreuve à moi ; il m'en fallait bien quelqu'une, puisque je n'avais presque pas

souffert de ce mal ennuyeux que la mer n'épargne presque à personne.

Les jours suivants sont très beaux : la mer continue d'être clémente ; nous avons le plus beau et le plus prompt voyage qu'ait jamais accompli le "Saint Paul," depuis 14 ans qu'il fait le service entre San Francisco et Alaska. La capacité de la machine à vapeur permet de faire 200 milles en 24 heures ; mais, avec le bon vent dont nous sommes favorisés, nous faisons souvent 240 milles par jour. La distance entre San Francisco et Unalaska Island (où nous stationnerons) étant de 21,000 milles, nous y arrivons dans le court espace de dix jours. Que le bon Dieu en soit béni, et vous, Rév. Mère et bien chères Sœurs, soyez remerciées de vos bonnes prières qui nous ont si sensiblement aidées dans cette première étape.

Unalaska Island.—15 juin,

C'est hier que nous arrivions en face de la petite île Unalaska, une des îles Aléoutiennes. A peine notre bateau était-il en vue, que les pavillons se hissèrent ; bientôt on les vit flotter à l'église russe et à l'hôtel de ville.

Unalaska est située sur une baie et resserrée entre une chaîne de montagnes qui ne lui laisse qu'un horizon très borné. Y compris les magasins de la Compagnie Commerciale d'Alaska, on compte environ cent maisons. Elles sont construites sur une même ligne, à une quarantaine de pieds de la rive ; et, à quelques pieds en arrière, passe la chaîne de montagnes près de laquelle on aperçoit un certain nombre de huttes sauvages. Quelques montagnes laissent voir à leur sommet de nombreuses taches de neige, d'autres sont couvertes de verdure et nous y voyons paître des moutons et des vaches. Les montagnes du côté opposé sont plus hautes et toutes blanches de neige : on dit que ce sont pour la plupart des volcans éteints. L'un de ces monts a en effet toute l'apparence d'un cratère ; un autre laisse échapper de la fumée ; on l'appelle le mont Machouchine. Les habitants d'Unalaska sont généralement des métis. On dit qu'il y a 94 indigènes ou Sauvages, 134 métis et une cinquantaine de blancs : vous avez la population de la petite ville. Les Alléoutans sont petits, mais assez bien faits, pas trop laids. Ils

paraissent intelligents et passablement civilisés. Les uns et les autres n'ont d'autres ressources que la pêche, mais le poisson est abondant et excellent. La culture est à peu près nulle. On voit un peu de pommes de terre, et c'est tout. Les chevaux sont inconnus ici.

Dès le matin de notre arrivée, deux dames, la femme du ministre et la maîtresse d'école, toutes deux américaines, vinrent nous souhaiter la bienvenue et nous offrir des bouquets. Le lendemain, nous sortîmes en leur compagnie et même nous entrâmes à l'école. Les enfants nous firent l'effet d'être assez bien tenus; ils nous chantèrent un cantique de Noël et quelques petites chansonnettes.

Nous continuons de prendre nos repas à bord, parce que les maisons de la Compagnie sont toutes louées aux indigènes. Toutefois, le bon Père Barnum a pu avoir une chambre pour y dire la Ste. Messe. Figurez-vous une salle de billard transformée en chapelle. Le Rév. Père y a déposé son autel portatif. Aidées du frère Power, nous avons préparé toutes choses de notre mieux, et, un peu plus tard, Notre Seigneur voulait bien descendre dans cet humble réduit, et, de là, dans nos pauvres cœurs. Quel bon repas, n'est-ce pas? Ainsi restaurées et fortifiées, nous continuerons allègrement nos pérégrinations de missionnaires.

Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas encore dit un mot de nos compagnons de voyage. Je vais vous les présenter, ma Rév. Mère et mes chères Sœurs; ce sont tous des missionnaires, mais de différentes croyances. Pour suivre l'ordre, je vous nommerai d'abord notre si digne Père Barnum, toujours spirituel et toujours rempli de bontés pour nous. Vient ensuite un gros et gras évêque hussite, natif de la Moravie. C'est un parfait gentilhomme, qui nous souhaite le *good morning* chaque matin, et qui, parfois, pousse la bienveillance jusqu'à offrir sa place à table à notre chère Sœur Marie Angilbert qu'il sait malade, attendu que sa place n'est pas la moins commode.

Mais tout de même, le Rév. Père Barnum dit que cet évêque n'est qu'un ignorant, et il l'appelle dérisoirement *Monseigneur*. Il y a de plus deux ministres, l'un presbytérien et l'autre anglican. Ils se montrent très polis l'un et l'autre,

surtout le ministre anglican, qui prend la peine d'aller cueillir des fleurs sur les collines d'Unalaska pour nous les offrir. La mère de ce dernier était catholique, mais il a eu le malheur de la perdre dès son bas âge. M. Prévost, c'est son nom, a été baptisé dans la Cathédrale de New-York. Le Rév. Père Barnum en est venu à lui parler de religion. Il l'a recommandé à nos prières. Je vous demande le même service. Qui sait si cette heureuse rencontre ne pourrait, un jour ou l'autre, en faire un apôtre de la bonne nouvelle.

Passons à un autre. J'ai devant moi un petit homme à figure pâle, qui a l'air d'un tout jeune garçon, et cependant il n'est rien moins que le délégué de l'église luthérienne. Encore ici, le Rév. Père Barnum nous dit son sentiment bien net : ce petit Luthérien n'est qu'un nigaud, dit-il, qui ne sait rien en matière de religion, pas même combien il y a de personnes en Dieu. Nous avons encore, le croiriez-vous, une demoiselle, âgée de 28 ans, une missionnaire luthérienne ; elle est très bien élevée et paraît se plaire en notre compagnie ; elle se dit consacrée à Notre Seigneur Jésus-Christ et elle veut vivre libre en Alaska, où, dit-elle, une maison est bâtie exprès pour elle. *Father* Barnum, qui ne la ménage pas plus que les autres, dit que la sainte fille trouvera bien un mari là-bas.

Les derniers sont un monsieur et une dame, tous deux indigènes d'Unalaska, russes schismatiques ; un nommé Stewart, ancien novice Trappiste ; et enfin le cuisinier, un Chinois, païen comme de raison. Le pauvre Stewart nous a raconté sa triste histoire : il a fait seize mois de noviciat à la Trappe, et, maintenant, il est franc-maçon, etc., etc.

Pauvre jeune homme, quelle triste destinée que la sienne ! Reste à vous parler du bon frère Power qui accompagne le Rév. Père Barnum. Je l'ai nommé en dernier, mais ce n'est pas le moindre. Il est si bon pour nous qu'il a déjà acquis des droits à notre reconnaissance ; tout le monde l'aime à bord. Il est ingénieur, ce sera lui qui conduira le bateau des Rév. Pères Jésuites sur le Yukon. Il promet bien à ma Sœur Marie Angilbert d'arrêter le *Steamer* lorsqu'elle sera trop fatiguée du mal de mer. Comme le Rév. Père Barnum, il prend plaisir à endêver cette chère Sœur.

Samedi, 20 juin, nous quittons Unalaska, pleines d'ardeur, remises de nos fatigues et fortifiées par la pensée que nous serons bientôt à St-Michel. Le Rév. Père a acheté quatre vaches et deux barils de morue salée pour la mission.

24 juin (sur mer).

La mer de Béring est rude parfois. Le bateau semble avancer avec précaution dans certains endroits où le courant est plus fort. Aujourd'hui nous sommes obligées de garder la cabine, le froid étant trop grand pour nous permettre de demeurer sur le pont. C'est ainsi que nous passons notre grande fête canadienne, la St-Jean-Baptiste ! Les jours suivants, pourtant, nous nous réconciliions avec la mer, redevenue calme, et nous reprenons aussi nos promenades sur le pont. Quel spectacle ravissant que le coucher du soleil vu de la mer ! C'est vraiment féerique. Je voudrais avoir la plume de Chateaubriand ou je voudrais être poète pour en faire la description. C'est si beau, si beau, que je ne saurais vous en donner aucune idée. A neuf heures, nous étions encore sur le pont, extasiées devant les beautés merveilleuses du firmament. Nous sommes encore à l'ancre devant l'île Nushagak, sans pouvoir aborder, parce que l'eau n'est pas assez profonde. De tout petits vaisseaux viennent prendre des provisions à bord du " St-Paul " pour les distribuer dans les îles environnantes. Ils nous arrivent des passagers de ces mêmes îles ; nous les voyons venir en canot. Bientôt gens, bêtes, canot, tout est sur le pont. Rien de curieux comme ces esquifs faits de peaux de *seal* (*phoque*) et tout couverts, n'offrant que trois petites ouvertures pour les occupants qui sont de beaux et bons sauvages bien accoutrés, je vous assure. Représentez-vous ces individus, nu-tête et nu-pieds, avec une espèce de pardessus fait d'intestins de poissons. Leurs avirons sont courts, mais ils s'en servent avec beaucoup de dextérité. Ils apportaient une petite oie sauvage qui me fut adjugée. Il faut voir quel soin j'ai pris de ma chère canette ! mais hélas ! je crois que les petits soins l'ont fait mourir ; j'ai eu la douleur de la voir expirer quelques jours plus tard.

D'Unalaska à St-Michel, on compte 11,000 milles, ce qui fait 32,000 milles depuis San-Francisco. Je n'ai pas besoin de vous dire si nous hâtons de nos désirs le bienheureux

moment où nous toucherons enfin cette terre fortunée de St-Michel, le premier pied à terre pour nous en Alaska.

29 juin.—Le soleil se couchait hier soir à onze heures et demie du soir et il se levait ce matin à une heure et demie. Nous-mêmes, nous étions debout vers les quatre heures du matin. Encore quelques instants de marche et nous serons à St-Michel, où nous attendent notre bonne Sœur Marie Etienne et sans doute aussi le Rév. Père Tosi.

29 juin, St. Michel. Nous y sommes enfin ! C'est la fête de St. Paul et c'est le "St. Paul" qui nous a conduites en Alaska. Le Rév. Père Tosi, qui avait devancé l'arrivée du bateau, s'est empressé de venir nous voir ; mais notre chère Sœur Marie-Etienne n'est pas encore arrivée. Elle ne sera ici que demain ; le bateau sur lequel elle a voyagé est en retard, paraît-il. Nous sommes encore à l'ancre. Ici, comme à l'île Nushagak, de petits bateaux viennent s'approvisionner ; il y a beaucoup de va et vient. Le capitaine du "St. Paul" est bon pour nous, on ne peut plus : il veut absolument que nous demeurions à bord jusqu'à notre départ définitif pour Kosoriffsky, parce que, dit-il, vous ne trouverez pas à terre le confort que je puis vous offrir ici. Et les protestants, eux, doivent laisser le bateau, ou payer cinq piastres par jour.

30 juin.—Nous descendons pour aller à la rencontre de notre chère Sœur Marie-Etienne. Comment vous peindre cette première entrevue ! Que vous dire de notre bonheur et de celui de cette bien-aimée Sœur Supérieure ! Oh ! ce sont des détails indescriptibles. Vos cœurs si bons les deviennent. Cette bonne Sœur paraît assez bien, mais elle est loin d'être forte. Elle a quitté la mission samedi dernier et elle arrivait ici, à St. Michel, mercredi matin. C'est un voyage assez long, comme vous voyez, sans compter que le bateau sur lequel elle était montée n'avait pas tout le confort du "St. Paul." Une petite chambre d'à peu près douze pieds carrés était à la fois dortoir, réfectoire et parloir ; chacun avait ses couvertures et dormait comme il pouvait dans cette unique pièce. Ma Sœur Marie-Etienne était accompagnée du Rév. Père Judge, S.J., et de deux enfants. Nous espérons que ce sera la dernière fois que notre chère

Sœur Supérieure voyagera si misérablement. Les Révds Pères Jésuites auront leur propre bateau l'année prochaine. Ce bateau, le "St. Michel," aura ses cabines et sera, dit-on, le meilleur de toute la côte.

Nous avons décidé de laisser le "St. Paul," malgré les offres obligeantes de notre excellent capitaine. Nous sommes logées dans une des maisons de la Compagnie d'Alaska, où nous avons deux chambres à notre disposition. Nous couchons par terre, sur nos matelas, bien entendu, enveloppées dans de bonnes couvertures de laine. Je n'ai ja mais mieux dormi. Tous les matins nous entendons deux messes et nous faisons la sainte communion. Quel bonheur, n'est-ce pas, pour des exilées ! Aussi, nous n'avons pas hésité à laisser le bien-être terrestre que nous offrait le capitaine du "St. Paul," pour jouir des consolations qui inondent nos âmes, chaque matin, entre six et sept heures. Ce sont les Révérends Pères Tosi et Barnum qui disent la messe. Le premier se sert de l'autel portatif qui appartenait autrefois à Mgr. Seghers, de sainte mémoire. Il ne vous sera peut-être pas sans intérêt de savoir que la susdite chapelle est un don précieux de feu Mgr le comte de Chambord, à feu Mgr Demers, premier évêque de Vancouver. Les RR. PP. Judge et Tréca disent la messe sous leur tente.

Un mot du Rév. Père Tréca. Il venait ici pour nous rencontrer, mais il perdit son chemin, lui et ses sauvages. Il a été vingt-deux jours sur la mer, dans un petit canot, n'ayant pas la nourriture suffisante pour un si long espace de temps..... Il est arrivé ici, exténué de fatigue, presque sans connaissance, mourant de faim..... Il n'a pu raconter son histoire qu'après avoir mangé. Pauvre Père ! il n'avait plus de bas, ses pantalons à mi-jambes mouillés, etc., etc. "Quand il est entré sous la tente, je l'ai pris pour un voleur," disait le Rév. Père Barnum. Heureux voleur ! qui a ravi trente âmes au démon en baptisant trente enfants dans le cours de ce pénible voyage.

Nous prenons tous nos repas aux dépens de la Compagnie : quatre Pères, deux Frères coadjuteurs et quatre Sœurs. Nous sommes très bien servis. Notre *waiter* et tous les employés de la cuisine sont des sauvages, mais vous seriez étonnées

de voir comme ils font bien les choses et comme ils sont gentils pour nous. C'est ainsi, ma chère Mère et mes chères Sœurs, que le bon Dieu prend si grand soin de nous. Nous lui en rendons grâces.

St. Michel n'a pas l'aspect d'une grande ville, vous le pensez bien. Il y a peut-être 20 maisons appartenant à la Compagnie, et, à part cela, on ne voit que des tentes, les unes grandes, les autres petites. Ces tentes abritent des sauvages et aussi quelques blancs qui ne sont ici qu'en passant.

Au moment où je vous écris, il y a peut-être cinquante sauvages autour de la maison ; c'est l'heure du repas ou de la paie. Rien de plus comique que les différents costumes de ces pauvres Indiens ; quelques-uns ont l'air de vrais singes. Imaginez-vous de grosses figures d'homme, avec moustaches, entourées d'un bonnet de coton blanc, avec une bordure en pelletterie de quatre pouces de large. D'autres, tout habillés de blanc, (je dis blanc, vous comprenez que ce n'est pas passé au bleu.) La plupart, cependant, ont des habits en peaux d'écureuils ; plusieurs ont une espèce de capuche toute garnie de petites queues qui leur retombent sur la figure. C'est, dit-on, pour servir d'éventail, afin de chasser les maringouins. C'est très ingénieux, n'est-ce pas ?

4 juillet.—Ce matin, nous avons été éveillées par le canon. Dès minuit, on annonçait le grand jour de l'Indépendance. Plus de vingt beaux pavillons nous disaient que nous sommes sur le territoire américain.

Il faut vous dire, ma Révérende Mère et mes chères Sœurs, que tout le monde, en ce grand jour, suit le conseil de St-Paul, "*Drink a little wine.*" Il n'y a que le mot *little* qui n'est pas observé, dit notre vénérable Père Tosi.

Je suspends ma longue épître. Je ne sais encore quand nous partirons pour Coşoriffsky, mais cela ne peut tarder. C'est l' "*Artic*" qui nous y conduira, tandis que notre bagage se rendra par le bateau des Révérends Pères, "*le St-Michel.*" Au revoir. Je vous reviendrai à notre chère mission Ste-Croix.

Mission Ste-Croix, Kosoriffsky, Alaska. 23 juillet, 1891.

Ma Révérende Mère et mes bien chères Sœurs,

C'est au milieu des fêtes de notre arrivée que je viens compléter le compte-rendu de notre long voyage. Oui, c'est bien de ma chère mission Ste-Croix, de cette terre longtemps rêvée et mille fois souhaitée, de ma vraie *terre promise* enfin ! que mes pensées et mon cœur se tournent vers vous toutes.

Le 18 juillet, à cinq heures du matin, l' "Artic" abordait à Kosoriffsky. Nous avions séjourné deux semaines à St-Michel. En comptant toutes les stations plus ou moins longues qu'il nous a fallu faire, soit pour attendre le bateau, soit pour approvisionner les postes qui se rencontrent sur la route, notre voyage a duré à peu près deux mois et demi. Comme il nous tardait d'apercevoir enfin ce *nouveau monde*, à la recherche duquel nous voyagions depuis si longtemps !

Le bateau ne peut être en vue de la petite bourgade de Kosoriffsky que dix minutes avant son arrivée, ayant à tourner une longue pointe bordée de montagnes. Cependant, grâce à l'obligeance du capitaine qui avait mis en activité le sifflet puissant du bateau, toute la population était déjà assemblée sur le rivage, lorsque nous fûmes détournées, et tous les passagers étaient sur le pont.

Quelle ne fut pas notre surprise et notre joie en apercevant l'air de propreté et de civilisation de ce petit village indien ! Quelle différence, ma chère Mère, entre notre mission catholique de Kosoriffsky, fondée il y a à peine cinq ans par les révérends Pères Jésuites, et celle des Russes, aussi sur le Yukon, qui compte plus de cinquante ans d'existence ! Nous avions à détourner les yeux de celle-ci, tant elle nous paraissait misérable et malpropre.

Les ministres que nous avions à bord ne pouvaient s'empêcher de reconnaître la supériorité de l'une sur l'autre, et nous en bénissions le bon Dieu dans l'intime de nos âmes. Je vous avoue, ma chère Mère, que nous étions loin de nous attendre à quelque chose de si bien pour un pays aussi dénué de ressources que l'Alaska. Je voudrais, mes chères Sœurs, que vous vissiez l'église, la maison des Révérends

Pères, le Couvent, etc., etc., puis les jardins qui entourent ces différentes bâtisses. Les choux, les navets, les carottes, etc., etc., feraient honneur au beau jardin potager de ma Sœur Marie François de St. Michel, et les patates donc ! Si vous saviez comme elles sont belles et surtout comme elles nous promettent de bonnes provisions d'hiver !... Mais, Révérende Mère et bien chères Sœurs, notre surprise fut au comble lorsque nous vîmes les enfants du Collège et du Couvent s'avancer dans un très bel ordre jusque sur le rivage. Les garçons, au nombre de trente, venaient les premiers, conduits par le Révérend Père Rogaru. Avec leur joli costume, pantalons et gilets gris-foncé, on les eût pris pour les élèves de quelqu'une de nos écoles des États-Unis. Ces habits, sortis tout faits des magasins de San Francisco, leur allaient à merveille ainsi que leurs petites casquettes qu'ils agitèrent gentiment, en saluant tout l'équipage. Les petites filles ne le cédaient pas en grâce aux garçons. Notre chère Sœur Marie Joseph de Calasanz marchait à leur tête et ma Sœur Marie Pauline suivait en arrière. Ces bien-aimées Sœurs étaient parfaitement mises selon le costume religieux des Sœurs de Ste Anne. Leurs figures, encadrées dans des garnitures bien blanches, respiraient une joie indéfinissable.

Aussitôt que le bateau fut ancré, ma Sœur Supérieure descendit et nous amena nos deux chères Sœurs. Que vous dirai-je de cette entrevue ?... De semblables bonheurs ne s'expriment guère ; aussi je vous dirai que nous nous en dîmes plus par nos larmes que par nos paroles. Pendant que nous étions ensemble toutes les six, le Révérend Père Tosi invitait les passagers et les premiers employés du bateau à assister à une petite exhibition chez les Sœurs. L'invitation fut acceptée avec plaisir et tous prirent la route du couvent. Lorsque nous y arrivâmes, notre premier acte fut d'aller nous prosterner devant le Très Saint-Sacrement et adorer le Dieu du lointain Alaska qui, plus que jamais, doit être notre *Tout*. Ensuite, nous entrâmes dans une modeste salle, saluées cette fois par un joyeux "*Welcome*" chanté par un chœur de 54 voix passablement agréables, je dirais même, harmonieuses. Après une petite séance qui dura à

peu près une demi-heure, l'un de nos ministres, M. Chapman, adressa quelques paroles de félicitation aux élèves et aux maîtresses ; mais on comprend qu'un ami de l'œuvre, un catholique surtout, eût dit davantage. Toujours est-il qu'il a sûrement constaté la supériorité de notre école sur la sienne et il nous en a fait implicitement l'aveu. L'auditoire se retira satisfait.

Après ce succès, dont nous fîmes actions de grâces à Dieu, nous nous rendîmes à la chapelle pour la sainte messe ; les enfants y chantèrent en indien, excepté le "*Magnificat*" qui fut rendu en latin. Le chant était beau, oui vraiment beau. Nous n'osions pas trop pleurer afin de ne pas assombrir une aussi belle journée. La messe finie, nos petites filles échangèrent leur joli costume de coutil contre un autre moins neuf mais propre, car il s'agissait de servir le dîner. Ma Sœur Supérieure nous conduisit au réfectoire. Nous avions hâte de voir ce qui nous y attendait ; je ne dirai pas qu'un *somptueux* repas nous fut servi sur l'argent et la porcelaine, vous n'y croiriez pas, et vous auriez raison ; car nous avions devant nous chacune une assiette et un pot de fer-blanc, un plat de poisson sec, de l'huile de *seal* (phoque) et du pain plus que gris... Ma bonne Mère, et mes chères Sœurs, d'ici, je vous entends soupirer et dire : Pauvres Sœurs !... Votre sympathie nous fait du bien, merci !... Mais comme nous nous préparions à faire honneur à cette modeste réfection, notre bonne Sœur Supérieure, qui avait voulu nous jouer un petit tour, nous invita à passer dans une autre salle. Ce n'était plus le même aspect, je vous assure. Je ne sais trop si nous aurions eu le courage de nous réjouir en commençant ainsi, dès notre arrivée, ce régime de privations et de sacrifices. Tout de même, nous nous amusâmes beaucoup du tour, et surtout nous mangeâmes de fort bon appétit les mets, je dirais délicats, qui nous furent servis sur des assiettes et une nappe bien blanche : canard rôti, légumes, beurre, café au lait et sucre, biscuits, confitures, pâtés, etc., etc. Il est certain que nos chères Sœurs Marie Julie et Marie Rose, à la communauté, ne régalaient pas toujours aussi bien les missionnaires à leur arrivée à la vacance. Ce ne fut pas là notre dernière surprise ; la maison des Sœurs est plus

confortable et plus propre que nous ne l'eussions pensé. Nos chères Fondatrices ont souffert de grandes privations, des incommodités plus grandes que nous ne le saurions dire ; mais maintenant tout cela est passé et le progrès de la mission est effectivement bien consolant. Les difficultés ont été pour elles, nous n'avons qu'à jouir des fruits de leurs labeurs et de leurs sacrifices ; aussi comme nous nous proposons de nous mettre à la besogne toutes trois et de les faire reposer, ces pauvres et chères Sœurs !

La petite chapelle, dans sa pauvreté, est vraiment charmante avec sa parure de fête. L'image du Sacré-Cœur, qui domine l'autel, est la plus belle que j'ai encore vue. L'attitude de Notre-Seigneur, montrant ses plaies adorables au Père Eternel, m'a particulièrement touchée.

Je crois vous avoir parlé, ma bonne Mère, de l'impression favorable que nous a faite ma chère Sœur Marie-Etienne, en la rencontrant à St. Michel. Il en est ainsi de nos deux autres chères Sœurs. Nous croyons à l'évidence : toutes trois marchent d'un pas ferme dans le chemin de la sainteté, nous aurons donc tout à gagner en leur compagnie, comme aussi dans la direction des bons Pères Jésuites qui nous sont si dévoués.

Si des sacrifices, des privations nous sont ménagés pour les jours qui suivront, la bonne Providence nous les cache pour le moment : nous avons des légumes et même des canards sauvages. Du reste, je vois une grande quantité de bois de chauffage : c'est un signe que nous ne gèlerons pas encore cet hiver, quelle que soit la rigueur du climat de notre nouveau pays. A cette saison, le soleil nous chauffe suffisamment, le jour et la nuit pour ainsi dire, car nous avons à peine quelques heures de crépuscule. C'est la température de l'été du Canada.

Le travail opéré à la mission Ste. Croix depuis l'arrivée des Sœurs est des plus consolants : sur les cinquante-quatre enfants ici présents, cette année, trente-trois ont été baptisés à Noël, et neuf ont fait leur première communion. L'avenir promet de plus grands succès encore, et, avec le secours de vos bonnes prières, Révérende Mère et bien chères Sœurs, nous comptons sur une ample moisson pour l'année prochaine.

Comme vous le pensez bien, nous avons passé tous ces jours-ci à causer délicieusement de vous toutes ; vous auriez dû nous entendre et jouir de tous nos récits : c'est un bonheur toujours nouveau.

Ce n'est qu'hier, 22, que le "St-Michel" a apporté nos coffres. La fameuse valise de Lachine a été ouverte. Je vous laisse à penser si nous avons joui toutes ensemble. Nous n'avons pas encore eu le temps d'examiner tous les petits envois particuliers. Nous avons simplement lu les noms et fait le partage de ces objets : chacune se trouve bien riche. Nous remettons à plus tard de voir en détail tous nos trésors ; pour le moment nous vous remercions bien cordialement et nous nous hâtons d'écrire chacune pour profiter du bateau des RR. Pères, "le St-Michel," qui repartira demain matin.

Ma Sœur Marie-Joseph de Calasanz est très occupée à faire écrire les enfants à certains bienfaiteurs et bienfaitrices. J'aurais moi aussi bien des remerciements à envoyer pour tant de bonnes choses et de bonnes lettres que j'ai reçues. A vous d'abord, Rév. et bonne Mère, qui m'avez tant réjouie et consolée. Je relirai votre chère lettre.

Veuillez recevoir ici, pour vous et pour toutes nos bien-aimées sœurs, l'expression simultanée de notre plus affectueuse reconnaissance et de notre plus cordiale affection. Je voudrais continuer encore, mais le temps me manque. Adieu, bien-aimée Mère et très chères Sœurs, à l'année prochaine ! Priez pour nous toutes, nous ne vous oublierons pas !..... Comme je regrette que les Sœurs n'aient pas eu le temps d'écrire le journal l'an passé, il va bien vous manquer, j'en suis sûre. Nous nous reprendrons cette année.

Encore une fois, merci, Rév. Mère et chères Sœurs Assis-
tantes, de nous avoir choisies pour les missions lointaines d'Alaska. Nous voyons que nous y serons heureuses. Nous vous en bénirons tous les jours de notre vie ; et, nous l'espérons, avec le secours des charitables prières de nos Sœurs, nous y ferons un apostolat fructueux.

Je finis cette fois. Nos amis, les *cousins*, nous tourmentent à qui mieux mieux. Ils nous ont tenues éveillées les deux premières nuits que nous avons passées ici, mais maintenant

que nos valises sont arrivées, nous saurons nous mettre à couvert de leurs importunités, au moins la nuit.

Toutes mes chères consœurs ne font qu'une avec moi pour vous dire nos derniers bonjours et vous souhaiter, ainsi qu'à nos bien-aimées Sœurs, *la bonne année 1892*. Qu'elle soit heureuse entre toutes pour vous, pour tous nos bienfaiteurs dont en première ligne, Sa Grandeur Monseigneur de Montréal, M. le Grand Vicaire, et tous ces bons Pères que la divine Providence a faits les amis précieux de notre chère Communauté.

Je demeure bien cordialement, dans l'amour de Notre Seigneur, Ma Révérende Mère et mes bien-aimées Sœurs,
Votre sincèrement obligée et affectueuse,

SŒUR MARIE PRUDENCE.

MISSIONS D'ASIE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-NAN

(*Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.*)

LETTRE DU R. P. BIENVENUE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

*Mouvements de conversions dans le Nganhoei.—Prudence.—
Premier mobile de ceux qui demandent à étudier la religion.*

Parlons de nos catéchumènes. D'inscrits et de sérieux, j'en ai près de mille. Car le mouvement est bien lancé. Je n'en donne qu'une preuve. La semaine dernière j'étais en retraite; le R. P. Le Bayon me remplaçait. Eh bien ! pendant les trois derniers jours il a reçu sept familles. Un brave homme, quelque peu lettré, venu chez nous sous prétexte de nous demander du sulfate de zinc, remède pour les yeux, s'en est retourné emportant des livres de doctrine et point de remède, et en promettant de revenir sous peu avec plusieurs familles de son village. Et ce fait se présente chaque semaine. Tous, sans doute, ne persévèrent pas. Quelques-uns remettent la partie à plus tard, à cause de quelque difficulté survenue. D'autres, désireux de n'être pas seuls à se déclarer dans le hameau, discutent au préalable avec parents, voisins et amis. D'autres encore, n'étant pas chefs de famille, doivent parlementer pour obtenir le consentement de celui qu'ils appellent la vieille tête. Moi-même, je les engage fort à ne pas se presser. "La conversion, leur dis-je, ne doit pas être traitée à la légère. Prenez bien vos mesures, examinez bien notre doctrine, et ne l'embrassez qu'autant que vous la trouverez certaine."

A cela je trouve deux avantages. D'abord je leur fais sentir qu'il ne s'agit point, comme dans les autres sociétés,

d'un enrôlement purement nominal. Puis, je prends le temps d'avoir sur leur compte les informations nécessaires.

* * *

Et quel est, me direz-vous, le mobile qui pousse d'ordinaire ces braves gens à se faire chrétiens ?

Vous le savez du reste, je crois, de motifs vraiment surnaturels, il n'en faut guère chercher. Ils vous disent bien que c'est pour adorer le vrai Dieu et sauver leur âme ; mais, à part quelques honorables exceptions, quel est le païen chinois qui ait vraiment à cœur ce double et noble objet ? Beaucoup sont des paysans aisés et qui partant ont à redouter les tracasseries des *koang-koemi*, gredins sans avoir, dont le métier est de vivre de disputes, d'intimidations et de procès. Et vous savez si le nombre en est grand au pays de Chine ! Or, la religion du Maître du Ciel a, grâce à Dieu, la réputation d'être une école d'inviolable justice. Ces bonnes gens viennent donc à elle et à nous dans l'espoir de trouver abri et protection. Les Pères, pensent-ils, ne demandent qu'à savoir de quel côté est la justice, et cela bien constaté, ils n'ont peur de rien, et forcent qui que ce soit à la garder.

Une autre espèce de gens vient encore à nous, et c'est la meilleure, la plus sûre et la plus probe ; je veux dire les parents, alliés ou amis, encore païens, amenés par d'autres parents, alliés ou amis, déjà chrétiens ou catéchumènes. C'est de cette façon que la propagation de la foi se fait le plus activement. D'ordinaire les habitants d'un village sont liés avec ceux des villages voisins par des relations de famille. Quand ce ne sont pas de vrais parents, ce sont des parents ou alliés *secs*, comme ils disent, degré inférieur à la parenté ou alliance proprement dite, et supérieur à la simple amitié. De ce genre d'alliance, je n'ai qu'à me louer. On se rend visite, on se fait des cadeaux, et on se considère comme membres réels ou effectifs d'une même famille, comme rameau d'une même souche sèche ; le Père, étant l'ami des uns, devient, de ce chef seul, l'ami des autres. On parle de lui, on invite à l'aller voir, on engage à écouter sa parole, et de là à entrer dans notre sainte religion, il n'y a plus qu'un pas, facile à franchir. Les anciens se font

répondants des nouveaux, les amènent, le dimanche, aux offices, leur enseignent nos coutumes, en un mot les christianisent insensiblement et sans bruit.

*Un traiteur apôtre. — Les quatre propositions. —
Les deux rateliers.*

J'ai tel chrétien dont toute la science théologique et mystique se borne à ces quatre propositions, qu'il va répétant partout et toujours, à temps et à contre temps :

— Il faut sauver son âme et adorer Dieu.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut gagner le ciel et éviter l'enfer.

— Comment ?

— En se faisant chrétien et en observant les commandements.

Et il ajoute par manière de corollaire :

— Tu entends : il ne s'agit pas d'être mangeur de religion ; c'est d'un cœur loyal et sincère qu'il faut servir Dieu.

Avec ce petit bagage, il court les marchés et les hameaux, prépare les dîners de noce ou d'enterrement : car il est traiteur de son métier, et m'amène nombre de recrues. Il ne sort pas du village sans venir au préalable m'en demander la permission en ajoutant :

— Père, je ne violerai pas les règles, soyez sans crainte, et je ferai de la propagande.

Et à son retour il revient radieux me dire invariablement :

— Le Père a de grands mérites (c'est le compliment d'obligation) ; encore une, deux, trois familles, quelquefois davantage, qui vont faire l'adoration.

Et souvent il dit vrai. Parfois dans ces repas, il défend sa doctrine avec une ardeur qui va jusqu'à l'éloquence.

Un soir de cet hiver, je sors, pour voir si enfants, catéchistes, domestiques, mules et chiens sont à leur poste, et je distingue dans la mesure d'un voisin une dispute fort animée. La paroi du mur percée à jour me permet de tout entendre. Je prête l'oreille, précaution d'ailleurs presque inutile, tant on parlait fort. C'était mon brave traiteur qui expliquait avec indignation, comment, dans la journée, il avait entendu un nouveau catéchumène, qui, raillé par

quelques païens sur sa conversion au christianisme, avait osé répondre :

— Oh ! tu sais, moi, je suis un homme de bascule. La religion chrétienne a du bon, j'en prends ; nos usages païens ont du bon, j'en garde. Je vais à l'église prier et je brûle de l'encens aux idoles.

— Ah ! avait riposté aussitôt mon chrétien présent, tu manges à deux râteliers, tu veux adorer Dieu et le diable, garder et violer les règles ; penses-tu donc pouvoir en même temps monter au ciel et tomber en enfer, sauver ton âme et la perdre ? Tu n'es pas chrétien sincère. Tu trompes le Père, tu ne tromperas pas le bon Dieu.

Sans sortir de ses quatre propositions, mon homme lui avait fait, et sur place, une verte admonestation. Le soir venu, de retour chez lui, il frémissait d'indignation ; et en rapportant le fait aux voisins, il lui semblait encore avoir devant lui son impudent adversaire, auquel il répétait à plusieurs reprises et avec feu sa petite catilinaire.

Vieillard missionnaire.—Mon cher paralytique.

Et celui-là n'est pas le seul à se faire apôtre. J'ai à trois ly d'ici un vénérable vieux d'une prestance imposante, et d'une bonté qui rayonne sur son franc visage ; il a quelque teinture des lettres. Il s'appelle Mayo-yu-hoang. Lui s'y prend d'une autre manière. Il invite les amis à venir le voir, ou va lui-même les visiter, et son livre de doctrine en main, il leur fait un bon et solide catéchisme, résout leurs objections, aplaît leurs difficultés et parfois arrive à les convaincre. Le dimanche, après que le Père a fait son instruction, il reprend en sous-œuvre le sermon, et le met à la portée de la partie du public qui n'aurait compris qu'à moitié ou même pas du tout.

Il y a quatre semaines, un dimanche, après le Chemin de la Croix, je me sentais fatigué, et d'appétit à faire une course à mule ; j'enfourche ma bête et la laisse aller à son gré. Elle me mène dans un gros village où je ne compte encore qu'une seule famille de catéchumènes. Je descends, me laisse entourer d'enfants, puis bientôt de parents, voire même d'anciens de la deuxième ou troisième génération. En

fumant ma pipe, je devise de choses insignifiantes d'abord, ensuite de religion.

Plusieurs me disent :

— Oh ! Père, nous savons déjà tout cela. Moyo-yu-hoang nous l'a appris.

— Fort bien ! Sa maison est-elle loin d'ici ?

— Non, au village que vous voyez au N.-E.

— Je vais aller le féliciter.

— Père, il n'est pas encore rentré.

Le lendemain, au point du jour, je le déniché dans le coin d'une maison du voisinage avec tout un groupe de bons vieux papas des alentours, qui, eux aussi, n'avaient point, la veille, regagné leurs pénates. Leurs yeux rouges et mal ouverts témoignaient que la nuit n'avait pas tout entière été donnée au sommeil.

— Ah ! ah ! dis-je en riant, je vous y prends. Vous avez fait la noce ici, bu du bon vin et peut-être joué de l'argent.

— Ah ! bien oui, Père, me répond le plus jeune, Mayo-yu-hoang est avec nous, et hier, jusqu'à bien avant dans la nuit, il nous a expliqué le dogme de la sainte Eucharistie.

Ces petites surprises, soyez sûr, font du bien à l'âme du missionnaire.

* * *

Il n'est pas jusqu'à un pauvre petit paralytique, ramassé par pitié pendant le mois d'août dernier, par le P. Bureau, qui ne fasse à sa façon de la bonne et excellente propagande. Siao-gni, ou comme ils l'appellent plus souvent, *l'an-tse* (le perclus), est un pauvre enfant de dix-neuf ans, à qui on en donnerait huit ou neuf tout au plus. Il marche à quatre pattes, la tête baissée entre les deux mains. Il avait sur le corps, à sa arrivée, je ne sais plus combien d'ulcères purulents, exhalant une odeur insupportable. Il en reste encore douze après médications. Un beau jour, ses parents, ennuyés de le nourrir, lui déclarèrent sans plus de façon, qu'il avait à déguerpir et à se réfugier où il pourrait. Quant à demeurer à la maison, il n'y fallait pas compter. La patience était à bout et les finances ne suffisaient plus. L'enfant, à peine vêtu de haillons en lambeaux, partit en

pleurant. Où aller ? il n'en savait rien. Trois jours durant, il rampa comme il put, sans but déterminé. Son bon ange le conduisait. Il arriva à notre porte et le P. Bureau se réjouit de le recueillir.

An-tse fut installé dans un coin de notre petit parloir, et bientôt, gai comme un pinson, malgré ses affreuses plaies, il chanta, avec une voix de paradis, ses prières et la doctrine. Dès qu'il comprit quelque chose de notre sainte foi, il se mit à l'expliquer à tout venant. Et son langage, appuyé du spectacle de ses plaies, n'est pas la moins efficace des prédications.

Souvent il nous arrive de loin des gens, qui se disent désireux de se faire chrétiens. Le soir venu, je ne puis les inviter à aller coucher à l'auberge. Nous sommes trop loin ; ce serait cruel. Un peu de paille étendue par terre dans le parloir, et quand il fait froid, une couverture leur suffisent. Bonne occasion pour mon paralytique de faire de l'apostolat. Parfois, alors que tout notre monde repose aux alentours, j'aime écouter les exhortations faites par mon petit protégé aux visiteurs de la journée. Il est intelligent, le bambin, et parle à ravir du Père, de l'œuvre du Père en Chine, de la religion du Père. Il ne peut se douter que je l'entends. Le lendemain, je lui demande ses impressions sur les visiteurs de la veille ; d'ordinaire son jugement n'est point en défaut. Il me dit :

— Père, celui-là ne se fera jamais chrétien. Il a sur le cœur quelque mauvaise histoire ; voilà ce qui l'a poussé à venir ici.

Ou encore :

— Père, celui-là est un brave homme ; la nuit entière il a fallu parler avec lui religion. Je lui ai même appris telle prière !

* * *

A Noël, c'était grandissime fête à Mao-Kia-Wo-tse. De nuit et de jour les curieux se sont comptés par centaines : on est venu des villages voisins en foule, comme s'il y eût eu foire, disaient les païens. La mère du perclus vint aussi, elle ne demeure qu'à une huitaine de ly. A sa vue l'enfant

se mit à pleurer. Je l'entendis, j'accourus ; c'était la première fois que je le voyais pleurer. Ses douleurs, quoique violentes, ne lui avaient jamais arraché de larmes. Ce n'était pourtant pas la première visite de sa mère ; pourquoi donc ce chagrin ? Je le lui demande :

— Ma mère, malgré mes exhortations, se refuse à devenir chrétienne. Comment, Père, ne pas m'attrister ?

Telle fut sa réponse. Elle m'arracha des larmes à moi aussi, mais des larmes de joie. Je l'aurais embrassé de bon cœur, le pauvre cher petit.

Quand le froid s'est mis à sévir plus durement, j'ai fait monter mon perclus du parloir à la cuisine, à la bouche du fourneau, pour y chauffer ses membres privés de sang. Ce fut une grosse affaire. Les autres domestiques ne voulaient absolument pas. Il leur répugnait d'avoir à sentir sans cesse l'odeur infecte qu'exhalent ses plaies. Mon cuisinier, qui, chose rare en Chine, a quelque amour pour la propreté, faisait appel à cette vertu pour lui refuser l'entrée de son domaine. Je dus me fâcher, quoique je comprisse fort bien ce sentiment de répulsion.

— Quoi, m'écriai-je d'un ton courroucé, êtes-vous, oui ou non, chrétiens ? Vous ne pouvez avoir pitié de cet enfant quand Dieu a tant pitié de vous ? Qui sent plus mauvais de vos péchés ou de ses plaies ? Dieu supporte les uns ; vous, vous refusez de supporter les autres !

— Le Père a raison, répartit le plus chrétien d'entre eux...

La place était conquise.

A quelques jours de là, la mère du perclus revint voir son fils. Comme elle ne pouvait monter à la cuisine, elle demanda que son fils descendît à la porte.

Il répondit :

— Vient-elle pour se faire chrétienne ? Si oui, je descends ; si non, non.

Et il tint parole, il n'y alla point.

Que dites-vous de ce pauvre enfant ?... Il n'a d'humain que le visage, un aimable, doux et souriant visage, plein de pureté et de naïveté. Aussi je l'aime à rendre jaloux tous les gens du quartier.

Les visites médicales.—La vérité par la charité.

Je ne vous ai encore rien dit du mode le plus efficace d'apostolat, je veux parler des visites médicales. J'ai un catéchiste, aussi médecin qu'on peut être médecin, quand on ne l'est pas du tout. N'empêche, il donne des consultations, écrit des formules, distribue des remèdes, et, dit-on, fait des guérisons ; il le croit, du moins, et ses pratiques le croient aussi. Après les remèdes, il débite une autre marchandise de meilleur aloi, et dans ce genre il est maître passé. Nombre de gens, venus pour chercher des remèdes, s'en retournent avec les germes de la foi. Au second voyage ils amènent des voisins, des parents ou des amis. Et ainsi notre sainte religion pénètre peu à peu les esprits et les cœurs.

Le lendemain de Noël, j'ai dû monter vers le nord-ouest, à Feyho, pour acheter des mules. A la première halte, j'arrive dans un bourg un jour de marché. J'attache ma bête à une racine de jujubier, et j'entre à l'auberge pour y prendre mon frugal repas : deux petits pains et un bol de thé. Aussitôt l'appartement est rempli de curieux. Un grand paysan de forte stature, un peu mieux nippé que ses voisins, se hasarde à me parler. Après quelques questions réciproques, assez insignifiantes, il me dit :

—Vieux Maître, par bonne fortune, vous n'auriez pas de remèdes pour les yeux ? Voyez comme les miens sont enflammés !

—Oui, oui, lui répondis-je, je me fais un plaisir d'en donner aux braves gens comme toi. Apporte-moi une écuelle d'eau ; je vais en faire.

Grande joie dans l'assistance. Tous se déguerpir au plus vite pour annoncer la bonne nouvelle et apporter des vases afin de recueillir le précieux collyre. Bientôt après, le bourg entier accourt, que dis-je le bourg ? le marché, chalands et marchands, qui avec une coquille d'œuf, qui avec un pot à vin, qui même avec une jatte. La scène était comique. Mais je gardai le plus grand sérieux, et pour n'avoir pas à faire des mécontents, je chargeai le maître d'auberge de procéder à la répartition. Pour moi, je plie bagage, enfourche

ma mule et continue ma route. Les enfants désœuvrés me suivaient et se disaient entre eux, avec ébahissement :

— Le grand homme d'Occident donne des remèdes, et gratis !

La sympathie était visible.

Au retour j'en eus une preuve marquante. Je ne traversai point ce bourg. Mais à une vingtaine de ly de là, et un jour de marché aussi, je descendis à un autre bourg plus encore pour battre la semelle, que pour boire un bol de thé. La terre était couverte de neige et la bise sifflait. Me voilà, comme partout, au milieu d'un cercle de curieux. La position est pittoresque, et elle me plaît. Une bonne parole semée dans ces circonstances est rarement sans porter des fruits. Mais là je vois un homme qui se démène, qui joue des coudes, qui crie de tous ses poumons. Il veut à toute force arriver jusqu'au Père ; il y parvient.

— Vieux Maître, me dit-il alors, vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

Je ne le reconnaissais pas du tout. Le catéchiste me souffle :

— C'est un de vos clients de l'autre jour.

— Comment, répondis-je alors, si je te connais ! N'est-ce pas toi que j'ai vu il y a huit jours, à vingt ly ?

— C'est cela même, reprend-il avec une joie visible. Le Père (il avait entendu le catéchiste m'appeler Père) a froid et le temps est bien rude. Je vais lui payer un bol de thé. Allons, gamin, verse.

Alors grand débat, presque bataille entre mon catéchiste et ce brave paysan ; c'était à qui paierait.

Lorsque je remontai sur ma mule, le catéchiste me dit :

— Père, les temps sont bien changés. L'an dernier, à pareil lieu, il y eut querelle et presque lutte aussi entre les gens du pays et les gens du P. Bureau, parce que les premiers ne voulaient point livrer passage sur la route aux derniers.

Qui avait opéré ce changement ? Quelques grains de sulfate de zinc, et les consultations de mon catéchiste.

Influence des Vierges chrétiennes.—Abondante moisson.

Maintenant que, grâce à Dieu, j'ai trois vierges pour m'aider, l'influence de notre religion va encore grandir. Ce n'est même déjà plus une espérance, c'est une réalité.

Voulez-vous en avoir une preuve ? Je vais simplement vous raconter notre vie pendant les quinze jours, qui ont précédé notre voyage vers le nord-est, et ma retraite.

Les vierges me sont arrivées avant le premier de l'an, après un demi-mois de voyage. Je les ai laissées quelques jours se reposer et s'acclimater. Mais, comme le temps pressait, les travaux des champs devant commencer sous peu, je les ai vite lancées. La plus jeune a été mise à l'école avec les petites filles du village. Les deux autres ont été employées à faire le catéchisme.

J'ai débuté par une bonne famille, composée d'une brave vieille grand'mère, entourée de ses trois fils, tous pères de famille. L'aîné était baptisé, mais très ignorant de la religion. Le second est catéchumène depuis de longues années. Le plus jeune, assez instruit, notre ancien élève, aurait même pu faire un excellent catéchiste ; mais il se sent plus d'attrait pour le labour que pour la littérature. Toutes les catéchumènes, hormis la vieille déjà baptisée, sont d'excellentes femmes, mais farouches, mais sauvages, mais timides et absolument dénuées des premières notions religieuses. Huit jours durant, la vierge et sa coadjutrice ont, du matin au soir, enseigné les prières et la doctrine. La consigne était de tâcher d'attirer aussi, de traiter avec amabilité, de gagner, si possible, les femmes d'un gros village voisin, plus farouches et plus sauvages encore. Et la consigne a été parfaitement observée. A l'une de mes visites, ce monde, qui n'avait jamais eu de relations avec le Père, est venu en foule me voir. J'ai fait une distribution de musiques aux enfants et de bonnes paroles aux grandes personnes. La semence est jetée, et elle lèvera, j'en ai l'espérance. Le dimanche venu, j'ai baptisé tous ceux qui méritaient de l'être.

La semaine suivante, j'ai doublé mes batteries. Pendant que la vierge répétait ses leçons dans un village tout chré-

rien, composé d'une dizaine de familles, devant les grand-mamans, les mamans et les fillettes, mon excellent catéchiste instruisait papas et grands-papas. Là encore il s'agissait de gagner les voisins d'un fort village, et là aussi on a pleinement réussi.

La journée du missionnaire.

Pour un début, vous le voyez, ce n'est pas trop mal.

Et que faisait le pauvre Missionnaire ? Après son oraison, sa messe, la distribution des travaux aux domestiques et aux ouvriers, l'inspection de la classe, où chantent en chœur cinquante gamins et plus, et la lecture de quelque *tzé* du P. Zottoli, il passait le reste de sa matinée à courir d'un catéchisme à l'autre pour examiner, compléter ou parfois même redresser l'enseignement, encourager les faibles, aiguillonner les paresseux, féliciter les zélés, consoler et même égayer tout le monde. Et l'après-midi, aussitôt le dîner fini, et la visite au saint Sacrement accomplie, il montait en selle pour aller reprendre dans les autres catéchismes faits au loin, la même besogne. Si au retour le soleil n'était pas trop bas, il piquait des deux vers quelque hameau non encore visité, se laissait entourer du petit peuple des enfants, et du grand peuple des parents, donnant aux uns des bonbons et des joujoux, aux autres quelques paroles d'exhortation. Le soir venu, le bréviaire récité, le repas vite expédié, il faisait aux gens du village une forte et longue instruction d'une bonne heure. Et quand tous étaient rentrés dans leurs foyers, lui, pour se reposer et dissiper un peu la fièvre ou les maux de tête, il se promenait le rosaire à la main, priant Marie Immaculée de bénir son travail, de féconder son enseignement, de multiplier son peuple, distrait parfois, et, il l'avoue, volontairement distrait par les bonnes gens qu'il entendait répéter en leur chemin la leçon apprise ou chanter en chœur le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*...

Ah ! si les ressources étaient plus considérables ! !

Mademoiselle de trop.

Encore les enfants de Chine.

Pardonnez-moi tous ces longs détails, mais j'espère qu'ils

auront leur utilité. Peut-être en les lisant, quelqu'un aurait-il l'idée de m'aider à bâtir une église. La mienne est absolument insuffisante, et de toute nécessité, il m'en faudrait une plus grande : douce nécessité ; pourtant elle a son amertume. Où trouver de quoi la construire ? Mes nombreux catéchumènes exigent aussi que je m'occupe d'eux pour les instruire, il faut un local pour les réunir et des ressources pour les faire vivre au temps du catéchuménat. Exiger d'eux qu'ils apportent de quoi se nourrir, c'est risquer fort de leur enlever toute idée de venir. Il faut prendre ces pauvres gens comme ils sont : la foi ne les a pas encore pénétrés de ses douces influences. Leurs fils et leurs petits-fils seront de bons chrétiens. D'eux, le plus que j'attends, c'est de les faire tomber du bon côté à l'article de la mort. Ambitionner davantage serait une illusion. On ne quitte pas ses idées païennes comme on se dépouille d'un vêtement usé. Le vase garde toujours quelque odeur de la liqueur qu'on y a versée. Voyez en Europe les protestants qui se convertissent, les philosophes qui reviennent à la vraie doctrine, ne leur reste-t-il pas toujours un grain de plomb dans l'aile ?

Comment donc nos pauvres chrétiens, revenus, il est vrai, du paganisme, mais vivant encore dans une atmosphère qui en est tout imprégnée, pourraient-ils tout à coup, sans miracles, se débarrasser de ce vieux et mauvais levain ?

* * *

Il y a quelques mois, une bonne chrétienne mit au monde une petite fille. Une fille en Chine, ce n'est pas un cadeau du Ciel. Aussi grande fut la déception : on aurait tant désiré avoir un garçon ! La pauvre petite en porta la peine, on l'appela *Mademoiselle de trop*. Un jour par hasard, je parle de l'enfant et je demande :

— Au fait, comment s'appelle-t-elle ?

— De trop ! me répond-t-on.

— De trop ! repris-je avec courroux, et pourquoi de trop ?

La mère, qui entendit, et qui est au demeurant une excellente femme, changea dès lors cette odieuse dénomination, et je l'en félicitai ; toutefois, après l'avoir grondée

d'avoir, elle femme, permis la première cette appellation, je lui demandai :

—Et si le bon Dieu voulait en faire plus tard une vierge, qui aidât le Père à propager la religion, qu'en dirais-tu ?

—Père, repartit-elle avec une joie visible, j'en serais bien contente et j'y ai déjà pensé.

Vous voyez que si le paganisme reste, la foi pourtant commence à pénétrer.

* * *

Un dimanche d'automne, je venais de dîner, et, assis au coin de ma porte, je prenais le frais en lisant. Je vois le plus jeune des maîtres d'école et un domestique, traverser le fossé du jardin, en rentrant ainsi comme en fraude, à la maison. Je les gronde. Ils s'excusent :

—Père, on nous a dit que là-bas au nord, près du grand pont, il y avait un enfant exposé ; nous avons été le constater et nous revenons au plus court en avertir le Père.

—Est-il encore vivant ?

—Oui, mais déjà ses yeux, sa bouche, ses narines, ses oreilles sont remplis d'œufs de grosses mouches ; à peine peut-il respirer.

—L'avez-vous baptisé ?

—Non.

Et sans plus dire, je cours moi-même au plus vite sauver au moins l'âme de cette pauvre créature. C'était une petite fille, hideuse à voir, tant elle était maigre et couverte des ordures d'une légion de grosses mouches vertes. Je fais couper quelques poignées d'herbe et donne ordre de l'envelopper et de la porter chez nous.

En revenant je me demande qui a bien pu exposer cette enfant, et je me rappelle que des mendiants avaient abandonné la leur, quelques jours auparavant, dans une famille de ma connaissance, famille du village, alors païenne, mais devenue catéchumène depuis huit jours. Evidemment, c'était cette enfant.

Après le chemin de la Croix, il est d'usage que les femmes viennent dans l'église saluer le Père. Je profite de l'occasion pour leur exposer quel crime abominable commet

quiconque tue ainsi n'importe quel enfant, fût-ce une fille, et une fille de mendiant. Et je finis en disant que j'espère bien voir les chrétiennes nettoyer l'infortunée petite, la soigner, l'aimer même comme si elle leur appartenait surtout maintenant qu'elle aussi était chrétienne.

Mon sermon eut un effet auquel je ne m'attendais pas. Le catéchiste médecin, qui d'abord m'avait déclaré nettement qu'elle ne pouvait vivre, revint, peu après mon allocution, me déclarer tout joyeux qu'il s'était trompé.

— Père, elle vivra ; elle n'était qu'affamée. Toutes les bonnes femmes se la disputent et se la passent pour l'allaiter. Elle est maintenant toute rose, toute gaillarde. Il faut lui chercher une nourrice.

Bon. Mais, le lendemain au point du jour, le même catéchiste, l'oreille basse, l'air piteux, me dit :

— Elle est morte.

Je pensais si peu à la mort de notre petite que d'abord je ne compris pas.

— Elle est morte, tu dis ; mais qui ?

— Eh ! elle, l'enfant, elle a trop mangé hier, et, faible comme elle était, elle n'a pu digérer tant de nourriture.

Voilà donc à quoi, en fin de compte, avait abouti ma belle semonce sur le péché d'homicide ! c'est-à-dire à procurer un véritable homicide par excès de bonne volonté. Cela montre du moins que la parole du Père a du poids et que, peu à peu, il pourra parvenir à christianiser un peuple si docile.

* * *

Les enfants surtout sont mon espérance. J'en compte déjà rien qu'à Moa-Kia-Wo-tse plus de cinquante, dont une vingtaine de pensionnaires, c'est-à-dire plus que mon école n'en peut contenir. Je ne sais comment ils réussissent à se caser si nombreux en si petit espace. En France je serais certainement cassé aux gages, pour défaut d'aération suffisante. Heureusement, en Chine, il n'y a pas d'inspecteur à redouter, et ma salle, toute misérable qu'elle est, semble aux parents et aux enfants un petit palais, comparée à leurs misérables bouges.

* * *

Hors de ma résidence je compte encore une dizaine d'écoliers ; quatre maîtres d'école se partagent tous ces bambins. Je ne parle pas du physique et fais abstraction des guenilles et de la crasse des visages ; mais ils sont joyeux, espiègles, la plupart intelligents, en général studieux, et tous bons amis du Père qu'ils aiment de tout leur cœur, et duquel ils sont aimés. Un grand, vraiment très pieux, très modeste, plein de tact et de bon vouloir, sollicite avec instance la grâce de devenir religieux. Un autre, grand aussi, et aussi d'excellent caractère, promet de devenir catéchiste dans quelques années. Le reste est encore trop petit pour qu'on puisse tirer des horoscopes, mais c'est une graine qui donne de bonnes espérances.

Le marché du dragon jaune ou le mangeur d'herbes.

Pour être complet, je vais encore vous raconter un épisode. Si vous voulez en faire un drame, vous pourrez lui donner comme titre à effet, le nom pittoresque de Marché du Dragon-Jaune, ou bien encore de Pont-dé-bois du Fужибier, ou même de Pagode du Cheval-Blanc, car l'histoire que je vais vous narrer, s'est passée sur un petit coin de terre voisin de trois bourgs qui portent ces noms.

L'an dernier, au mois de janvier, se présenta chez moi un *Tao-che* (mangeur d'herbes). Le bonhomme, prêcheur de son métier, avait jusqu'alors passé sa vie, le bâton pastoral, signe de sa mission, en main, à courir par monts et par vaux pour exhorter les gens de toute fortune à faire de bonnes œuvres. Dans ses voyages incessants, ayant entendu parler de notre religion, il vint ici proposer un cartel au catéchiste. Le débat ne fut pas long ; bientôt il fut désarçonné, mis sur le flanc et forcé d'avouer sa défaite. Le Père étant absent, il promit de revenir à courte échéance et d'amener plusieurs de ses disciples, qui, comme lui, se feraient chrétiens.

A mon retour on me dit la chose. De fait, peu après, le mangeur d'herbes reparut, escorté de quelques paysans de son pays. Il me fit une impression désagréable. Sa longue barbe mal peignée, ses cheveux en désordre, sa mine de vieille fée, sa voix chevrotante entrecoupée de rires réguliers, ses prostrations à l'excès prêchaient mal en sa faveur. Et

puis je crus remarquer qu'il avait un grain de folie. Mais, parmi ses compagnons, je distinguai un vénérable vieillard, dont le visage ouvert, le rire franc, les paroles simples, me gagnèrent aussitôt.

J'avertis le P. Ministre du fait, appuyant surtout sur le peu de sympathie qu'excitait en moi la vue du *Tao-che*. Le Père me dit qu'il était prudent de ne point recevoir au nombre des catéchumènes des Mangeurs d'herbes, sectaires que la justice poursuivait à outrance; et que d'ailleurs un fou nous ferait peu d'honneur. Qui pouvait savoir si ces Mangeurs d'herbes, promettant de se convertir en foule, n'étaient pas des rebelles, désireux de couvrir leur révolte du pavillon de notre religion? Si la volonté de Dieu était de les amener à la foi, il saurait bien prendre les moyens de la manifester. Pour le moment, mieux valait temporiser, se montrer difficile, et ne point risquer de donner dans un piège. La ligne de conduite était claire, je la suivis sans broncher. Les gens du Marché du Dragon-Noir, du Pont-de-bois du Jujubier, de la Pagode du Cheval-Blanc, eurent beau continuer d'affluer, je fus de fer à leur égard, refusai constamment de les voir, les fis recevoir avec froideur, et leur fis entendre qu'ils perdaient leurs peines.

Un jour même, l'excellent vieux papa dont le franc-minois m'avait gagné à première vue, repartit sans prendre même son repas; il avait le cœur tout meurtri et les yeux pleins de larmes. L'épreuve me coûtait autant qu'à lui-même. Je croyais l'affaire bien enterrée. Pas du tout. Elle devait ressusciter.

* * *

A la fin d'octobre dernier, voilà que mes gens reviennent à la charge avec plus d'insistance que jamais. Le bon vieillard surtout était pressant, et ses arguments avaient bien quelque poids.

— Si, disait-il, je ne désirais pas sincèrement être chrétien, est-ce que moi, vieillard, je viendrais si souvent et de si loin, en solliciter la grâce ?

J'exposai franchement toute l'histoire au R. P. Supérieur. Il me donna l'ordre de cesser mes rigueurs et d'aller même

sur place étudier la question. Cette volte-face coûtait à mon amour-propre. Comment en effet faire comprendre à ces paysans ma conduite si dure de la veille. Et puis j'aurais désiré séparer l'ivraie du bon grain, c'est-à-dire éloigner le fou *Tao-che* et garder le bon vieillard. Je profitai de ce qu'un jour mes deux hommes se présentèrent à la fois. Le *Tao-che* avait laissé pousser ses cheveux, ce qui lui donnait un air encore plus ridicule que de coutume. Ils demandèrent à me voir. Je refusai.

— Dis à *Tao-che*, commandai-je au catéchiste, que son extérieur est peu fait pour me prouver son désir de devenir chrétien !

La commission fut faite et tous deux repartirent. Mais le vieillard avait le cœur gros. Quelques heures après, il revint, seul cette fois. C'était tout ce que je désirais.

— Je ne puis m'en aller sans voir le Père, dit-il ; j'en serais à jamais inconsolable. Suppliez-le de m'accorder une audience.

On me présente la requête. Bien que fort décidé à l'octroyer, je me montrai difficile.

— Ma vieille tête, lui dis-je, je voudrais croire à la sincérité de ta demande. Mais vois si je le puis. C'est un fou qui te sert d'introduit.

Le pauvre homme ne savait que répondre. Il balbutiait :

— Père, je vous affirme que c'est d'un cœur droit que je veux être chrétien !

— Allons, repris-je, je veux bien encore faire un essai. Reste ici pour apprendre les prières et la doctrine. Je verrai ton zèle, je réfléchirai, et ensuite je déciderai ; le veux-tu ?

Impossible de peindre la joie qui rayonna sur son visage à cette nouvelle.

— Si je veux, Père ! Oui certes, et aussi longtemps que vous le voudrez vous-même, aussi longtemps je resterai, une semaine, un mois, davantage, à votre gré.

L'excellent homme se mit de plein cœur à la besogne. *Sia-ogni*, le petit perclus, le catéchisait jour et nuit ; mais les forces n'étaient point à la hauteur des désirs. A soixante ans, il est dur de se faire écolier, et la mémoire retient mal

ce qu'on lui confie. Autre épreuve, le vieux catéchumène chez lui est à l'aise ; il a cent *mous* de terre et plus, et ne mange que du pain de farine de blé. Ici, il lui fallait se contenter du pain rougeâtre de sorgho. Son estomac y répugnait.

—Qu'à cela ne tienne, s'en allait-il répétant, pour s'exciter à la persévérance ; je veux, oui je veux être chrétien.

* * *

Le *Tao-che* revint bientôt et encore couvert de sa longue toison. Nous étions en hiver : malgré cela, son vieil ami s'arme de ciseaux et la fait tomber. Je n'en refusai pas moins net de le voir.

—Je n'ai pas encore reçu les *poussahs* de sa pagode, prétextai-je. Qu'il les apporte, et alors nous verrons.

A quelques jours de là, le Mangeur d'herbes, dont toute la vie s'est passée à courir, apparaissait de nouveau, le bissac sur le dos et dans le bissac quatre *poussahs* tout dorés, deux de bois, un de terre-cuite et un de cuivre. Avec lui se trouvait un jeune homme fort distingué, *Lien-tsong*, c'est à dire un notable. Ce jeune homme témoignait un vrai respect pour le vieux *Tao-che*. Lui aussi était jeûneur et jeûneur enragé. Ses parents avaient eu beau le semoncer, le gronder, le battre même dans son enfance, jamais ils n'étaient arrivés à lui faire rompre son abstinence. De retour de son voyage de *Mao-Kia-Wo-tse*, il a, de lui-même, et sans que personne l'en sollicitât, brisé avec son passé. Aboutira-t-il jusqu'à devenir chrétien ? J'en ai quelque espérance.

Le *Tao-che*, cette fois, fut admis à me voir. J'exigeai qu'il m'aménât son plus jeune fils, donné par vœu aux *Mono-chang* de *Long-hang*. De fait il l'a amené, et c'est un excellent enfant.

* * *

Le Mangeur d'herbes eut permission de rester chez nous pour étudier, lui aussi, prières, doctrine, et pour donner un peu sa mesure. Il s'est mis à la besogne avec une ardeur au dessus de tout éloge. Il s'installe près de la porte d'en-

trée, et répète avec une indomptable patience, les quelques *tae* que lui a expliqués le perclus ou son fils. Si les visiteurs l'importunent, il se réfugie à l'école, s'assied sans vergogne avec les bambins. Si la gent écolière le trouble par trop, il s'en va au jardin se camper dans un carré de choux, et assis par terre, la tête entre les deux mains, il récite sa leçon. Si là encore le froid trop piquant le saisit, il prend sa course à travers champs, et tout en trotinant, rumine sans cesse ce que sa vieille mémoire se refuse à retenir. Le jour ne suffit pas; la nuit encore, il travaille. Aussi le perclus me redit-il:

— Père, le *Tao-she* est un brave homme. Il a le cœur à la besogne, et sera pour sûr chrétien.

Le sera-t-il vraiment? Je n'ai point les mêmes certitudes que mon petit paralytique. Un Normand par nature est défiant; j'ai donc encore besoin de preuves avant de me prononcer. Pourtant, je l'avoue, j'incline à croire que, de fait, c'est un homme droit, ayant en tête un grain de folie, c'est vrai, mais de folie humanitaire. Son objectif est de faire des bonnes œuvres. S'il s'est fait mangeur d'herbes, c'est qu'il croyait s'acquérir des mérites. Il n'y a rien du sectaire en son fait. Parmi les hommes qu'il m'a présentés, plusieurs ne sont point de la secte secrète et réprouvée. Sa conversion ne paraît donc point un artifice de sectaire. Le temps dira si je me trompe. D'ailleurs, j'ai fait des enquêtes. Mon catéchiste d'abord, moi-même ensuite, nous sommes allés sur place, avons interrogé les voisins ou les notables, et tous s'accordent à dire que ce *Tao-she* est fort honnête homme, estimé dans la région, quoique légèrement timbré.

Chez une famille chrétienne. — Espérance.

Il y a quatre semaines bientôt, j'ai fait le voyage de Hoang-long-tse, et j'en suis revenu enchanté. Je suis descendu chez mon vieil ami Jong, fort heureux de m'héberger. Sa femme, digne et joyeuse matrone, à qui Dieu a départi tous les dons, excepté celui de la maternité, ne se sentait pas de joie de posséder enfin le Père. Un fils adoptif de 21 ans, type de bonhomie et de franchise, ne dépare en rien le vieux

couple, et il partageait à ma vue l'allégresse de ses parents. Une excellente fille de 16 ans complète ce foyer. Cette dernière avait été amenée avec un de ses parents chez les vierges, quelque temps avant mon voyage ; elle s'y trouve bien, refuse d'en partir et déclare vouloir y rester :

—Même pour devenir vierge ? lui demandai-je aujourd'hui.

Et elle de répondre :

—Oui, oui.

Les père et mère ne le verraient pas de mauvais œil, soit dit par parenthèse.

* * *

A peine étais-je dans cette famille que les visites des paysans voisins ont commencé. C'est la même race qu'à Mao-Kia-Wo-tse : gens de caractère rude, simple et franc. Le catéchiste a exposé la doctrine jusque fort avant dans la nuit. Ces bonnes gens répétaient :

—Nous ne savions pas tout cela. Nous autres, nous n'avons personne pour nous enseigner.

C'est le cri du paralytique. *Hominem non habeo.*

A s'en tenir à une première impression, le terrain est bien préparé pour une abondante moisson. Je suis convaincu que si je pouvais, dès cette année, ouvrir là une école et y placer un bon maître, j'aurais avant les vacances une centaine de sérieux catéchumènes. Qui me recueillera des fonds pour une œuvre si fructueuse ?

* * *

Chez Yong, se trouvait alors, en visite du premier de l'an, une grande jeune fille. La veille de mon départ, elle dit au catéchiste :

—Tous ici se font chrétiens pour sauver leur âme ; mais, moi aussi, sans doute, j'ai une âme à sauver. Ne pourrais-je pas aller apprendre les prières ?

—Tes parents ?..... demande le catéchumène.

—Mes parents, mes parents, qu'ils fassent et disent ce qu'ils voudront ! Le salut de mon âme est mon affaire et non la leur.

—Et bien l'écoute ; profite de tes visites chez Yong ; apprends ce que tu pourras de prières et de doctrines ; sois fidèle à demander secours à Dieu, et à observer ses commandements ; sois bien assurée qu'il ne t'abandonnera pas et te donnera le moyen de devenir chrétienne.

Le fait ne me fut raconté que le lendemain au retour, alors que nous chevauchions à travers champs. Il montre comment se fait peu à peu le travail de la grâce. Cette enfant avait écouté du dehors les catéchismes ; elle avait compris le but de la venue du Père.

* * *

Au premier de l'an, quelques jours avant cette visite à Hoang-long-tsé, trois d'entre ces braves gens, m'avaient apporté des cadeaux : je dis au plus jeune, plus zélé, plus intelligent et plus connu de moi :

—Comment se fait-il que vous veniez si peu nombreux ?

—Père, répondit-il, ils ont peur là-bas. J'ai beau dire qu'il n'y a que Dieu à redouter, ils ne le comprennent point encore, et ils objectent : " Mais si on nous faisait un mauvais parti ? " Moi de riposter : " Le pis qu'on puisse nous faire, c'est de nous tuer, n'est-ce pas ? et après ? Les meurtriers aussi mourront ; tous y passent. Ensuite nous nous reverrons et nous en recauserons. Nous saurons alors qui d'eux ou de nous a raison. N'est-il pas vrai, Père ? "

Que dites-vous de ce petit discours d'un homme qui ne sait pas au juste si je daigne le compter au nombre des catéchumènes ? N'est-ce point là de la bonne semence de chrétiens ? Pour pousser la prudence jusqu'au bout, j'attendrai encore pourtant avant de prononcer un jugement définitif...

MISSION D'OCEANIE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE

(*Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.*)

La lettre suivante du coadjuteur de Mgr Navarre montre d'une manière frappante les heureux résultats de l'action pacificatrice et civilisatrice des Pères d'Issoudun dans les archipels de la Papouasie.

LETTRE DE MGR VERIUS, ÉVÊQUE DE LIMYRE, A MGR L.-A. NAVARRE, ARCHEVÊQUE DE CYR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE.

Port-Léon, 26 septembre 1890.

Depuis que nous avons achevé, ou à peu près, les travaux matériels les plus pressants pour l'établissement définitif de notre station centrale de Port-Léon, nous avons pu, grâce à Dieu, nous occuper davantage de nos chers Sauvages. Tous les dimanches, il y a réunion extraordinaire dans notre nouvelle église, et on commente assez longuement le catéchisme appris et expliqué durant la semaine. Il y a quelques mois que je prêche surtout contre leurs sorciers, leurs *Népou* et sur notre mission divine. Grâce à Dieu, l'impression produite sur leur esprit est réelle. Voici deux traits qui me semblent le prouver.

Une Bataille apaisée.

Il y a quelques semaines, après la grand'messe que je venais de chanter et à laquelle j'avais parlé très fort contre les *Népou* et en faveur de notre mission divine de "grands pacificateurs," j'apprends une singulière nouvelle. Comme conclusion de mon sermon, et en dépit de tous mes frais d'éloquence, Roro tout entier allait partir en guerre. Voici l'histoire :

Un homme de Rapa, saisissant l'occasion d'un grand

festin, et quelque diable aussi le poussant, vola une femme de Pinupaka. Or, l'homme en question était déjà marié, et la femme volée était veuve. Cas grave. Rapa venait donc de faire une grande injure à Pinupaka et toute la tribu de Roro, excitée par Aici-Obunu, frère de la victime, se souleva contre Rapa, qui, à son tour, appela à son secours toute la tribu de Paitana. A la première nouvelle, je réunis les chefs de Ciria qui sortaient de la messe, et je leur défendis de bouger de l'île pour trois jours :

— Le premier qui prendra sa pirogue et se dirigera vers Rapa sera mon ennemi ; j'écrirai son nom, et Dieu sait ce qui lui arrivera !... Allez ! dites-le partout, et que chacun reste chez soi !

Pour moi, je pris de suite notre bateau, et vite nous voilà voguant vers Pinupaka. Ciria était arrêté, personne ne partirait, les chefs l'avaient promis. C'était un bon commencement.

Le Frère Jean et le Frère Simon étaient avec moi. Nous avions vent contraire ; malgré tout, nous arrivions à Pinupaka comme un ouragan, escortés de trois chefs de Ciria qui, de concert avec nous, se mettent à faire un train d'enfer dans tout le village. Partout on court, on crie, on discute, on s'exerce à la lance, à la flèche... Les jeunes gens se démènent comme des possédés. Mais notre présence les contient un peu. Tous les guerriers de Pinupaka et de Bereina sont là, la colère sur le visage, la menace à la bouche et la lance au poing. Je monté sur l'estrade aux harangues et je les tiens pendant près de dix minutes sous cette influence surprenante de la parole du Blanc qui menace et qui parle avec autorité, influence toute naturelle, mais à laquelle, bien sûr, le bon Dieu ajoute quelque chose chez le Missionnaire, et devant laquelle le Noir cède toujours s'il n'est pas exaspéré. Or, nos hommes, surtout ceux de Bereina, qui n'étaient pas chez eux, sentaient leur courage faiblir. Je le vis sur leur figure. C'était le moment de frapper un grand coup. J'enjoignis à ceux de Bereina, de s'en retourner chez eux, et à ceux de Pinupaka d'accepter les avances et le noix d'arec que deux députés de Rapa venaient justement leur apporter.

On dépose les armes, on s'assoit, et les chefs fument ensemble sans s'occuper des jeunes gens qui faisaient grand vacarme et qui, sans vouloir se battre, tenaient cependant à bien montrer aux députés qu'ils n'avaient pas peur, et que, s'ils acceptaient la paix, ce n'était pas sous l'impression de la frayeur. Les ambassadeurs de Rapa fumèrent, soupèrent, et, le soir même, s'en retournèrent dire à Rapa que le Missionnaire empêcherait la guerre et que, du reste, il viendrait les visiter le lendemain matin.

Mais les Sauvages n'ont aucune confiance les uns dans les autres. Aussi, le lendemain, au moment du départ, les quelques hommes à qui je permis de venir avec moi firent-ils des provisions de lances et de flèches. Il fallut se fâcher encore une fois. Sur ces entrefaites, arrivent trois grosses pirogues de Déléna pour porter renfort à Pinupaka. Nos gens leur racontent leur histoire d'hier et de ce matin, et ces nouvelles recrues jugent à propos de faire volte-face sans débarquer et de retourner chez eux. Nous allons donc au devant des ennemis, dans leur village même, en nombre très minime et sans armes.

Les Sauvages n'en voulaient pas croire leurs yeux. Le vieux Roma surtout disait tout haut que c'était folie. Au fond, humainement parlant, j'étais tout juste rassuré ; mais le long du chemin, on pria avec ferveur, et je pensais en moi-même :

“ Que vais-je leur dire ?...”

Tout à coup, il me vint à l'idée que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait défendu à ses apôtres de se préoccuper de ces questions : “ Je vous inspirerai ce qu'il faudra dire.” Très bien, c'est convenu. Mais voilà que tout à coup Béra s'arrête... Au milieu du sentier, un pieu était planté avec un chiffon rouge au sommet, Béra considère, Roma rumine et rûmine encore. “ Cela ne sent pas bon, dit-il ; ” puis il regarde la sable... Il y a des marques de pieds toutes fraîches.

“ Nous sommes trahis, dit Béra. C'est là un poste avancé. Ils ont fui devant nous pour avertir le village... Et dire que nous n'avons pas d'armes. Quel singulier homme que ce Missionnaire !... Nous mener ici sans armes !...”

Et leur ventre allait tomber, comme ils disent dans leur langage imagé. Je me mis alors en tête de la colonne, feignant de me moquer d'eux, et ils suivirent. Après cinq minutes, nous tombions en pleine embuscade; un groupe de Sauvages, déguisés dans les arbres, nous attendaient l'arme au poing. Mais comme, heureusement, j'étais en avant et que je n'avais point d'armes, personne ne tira et ils vinrent me tendre la main. En un clin d'œil on se comprit; tout fut arrangé, et l'on dépêcha un jeune homme au village qui était près de là, pour annoncer que réellement nous venions avec des intentions pacifiques.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait, et nous entrâmes en silence. Je fis ranger tous mes hommes derrière moi, leur enjoignant de ne pas bouger et de se taire, après avoir salué le P. Toublanc qui, lui aussi, était venu, au bruit de la guerre, pour essayer d'empêcher l'effusion du sang. Je fus on ne peut plus heureux de trouver ce bon Père, en ce moment. On se concerta un peu. Il me dit que, n'ayant pu empêcher Mohu de soutenir le parti de l'offenseur, il avait résolu de venir quand même sur le champ de bataille. Je le remerciai, et, tonnait formidablement pour annoncer que j'allais parler, je m'avançai seul vers les guerriers; ils étaient bien près de trois cents.

“ Chefs de guerre, leur criai-je d'un ton aussi féroce que possible, je n'ai pas peur de vous. Vous êtes ici très nombreux avec des armes pour défendre une mauvaise cause; je suis tout seul, sans armes, pour plaider une bonne cause. Ecoutez, je ne veux pas vous fatiguer par beaucoup de paroles. *Je ne veux pas que vous vous battiez.. Celui qui a volé la femme a eu tort, et vous avez tort de le soutenir. Vous devriez au contraire le châtier, car il vous fait honte.* J'ai eu pitié de vous, Roro tout entier s'était levé pour venger l'injure faite à son front, il allait venir vous écraser, je l'ai arrêté, et si quelques chefs sont venus, leurs mains sont vides, c'est moi qui les ai vidées. Et maintenant, je vous donne à choisir. Voulez-vous la guerre? eh bien, dites-le, et je me retirerai, et Roro viendra et Roro vous écrasera; mais après Roro, viendra aussi le Gouverneur, et vous savez ce qu'il sait faire avec ses fusils. Voulez-vous, au contraire,

la paix ? je vous l'apporte au nom de Roro. Vous avez à choisir entre le tabac de la paix que je vous offre de fumer ensemble, et le fusil du Gouverneur qui montera certainement si vous voulez vous obstiner à vous battre... Apportez-moi donc les cadeaux de la paix ; rendez la femme que vous avez volée, et nous nous en retournerons en paix."

Le silence régnait dans le village. Le vieux Boutsu, l'aveugle, s'avança, parla dans le sens de la paix ; ainsi firent plusieurs autres, et, après une longue pause, suivis par l'offensé et ses parents, nous allâmes nous installer devant la maison de l'offenseur. Les cadeaux ne se firent pas attendre. Un porc fut déposé aux pieds de la famille de l'offensé, puis un sac plein d'ornements, de bracelets, de plumages, etc., et tout fut dit. Sur la marée un bon dîner nous attendait. On y fit honneur, et nous retournâmes vers nos embarcations.

Durant mon discours une vieille femme disait.

" Quel homme que ce Missionnaire, il a une figure de bois ! Qui pourra résister ? "

Cette parole m'encouragea, et j'en remerciai vivement le bon Dieu. Il avait promis un front d'airain au prophète contre les fils d'Israël, il pouvait bien me donner une figure de bois !...

Fin tragique d'un sorcier ou népou de Maïva.

Voici maintenant un autre fait qui nous montre le royaume de Satan divisé contre lui-même. Le fait précédent est un indice de progrès de la vérité ; le fait suivant est un indice de la décadence de l'erreux.

Dans le courant des années précédentes, et surtout de cette année, le sorcier Béata avait, dit-on, tué beaucoup de personnes par ses sortilèges. Ces jours derniers, il se permit de massacrer, le même jour (lisez : empoisonner), deux grands jeunes gens, très estimés dans Maïva à cause de leurs qualités physiques. Ce fut un deuil général, et les murmures commencèrent à se faire jour même pendant les cérémonies funèbres. Cependant les parents des deux défunts se continrent et se concertèrent si bien que, à quelques jours de là, Béata, étant seul dans son jardin, ils

tombèrent sur lui, et, avec des haches, le coupèrent en cent morceaux qu'ils dispersèrent à tous les vents.

Le surlendemain du crime, j'étais à Bereina, et nous vîmes là plusieurs acteurs dans cette horrible tragédie qui se félicitaient devant nous d'avoir mis fin aux forfaits de ce sorcier et qui exprimaient en riant l'idée qu'il faudrait en faire autant à tous les *Népou*. De fait, Wamé, le sorcier de Mohu, et Apéré, de Pinupaka, ont pris une peur terrible. Ils affirment, à qui veut les entendre, qu'ils ne sont plus *Népou* et qu'ils ont lâché leurs serpents. Je me réjouis donc du résultat, tout en déplorant le fait, et j'attends avec une certaine curiosité quelle attitude va prendre le Gouvernement. Il devra, enfin, se prononcer sur ces fameux *Népou*, et voir si réellement ils empoisonnent leurs victimes...